

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Un coup de poing sur la table

Napoléon et l'idée d'Europe

Souvenirs...

En quelques lignes...

Le soleil est-il chaud et lumineux?

La science du caractère et ses applications pratiques

G.-K. CHESTERTON

Jean THEVENET

Jean-Jacques BROUSSON

\*\*\*

G. WILLEMS

Marcel DE CORTE

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Evêques : Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Lamiroy, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

L'expérience van Zeeland — c'est-à-dire l'équipe van Zeeland travaillant au plan van Zeeland — est, en ce moment, le moindre mal et donc le plus grand bien. La conclusion s'impose à quiconque a suivi avec attention les événements de ces derniers jours. Nous ne savons si M. van Zeeland réussira, mais il est acquis que dans des heures particulièrement graves et sombres il fut le seul à apporter une solution. Il faut bien reconnaître qu'on ne lui opposa que des mots... Il a nettement dominé les tragiques débats parlementaires et ses vues se sont imposées.

Voilà donc la dévaluation acquise. On vous conte maintenant qu'elle était devenue inévitable depuis des mois, à tout le moins aux yeux de certaines compétences. N'empêche que d'autres compétences — dont des ministres d'hier... — soutenaient mordicus que le franc tiendrait et que ce serait folie et... escroquerie de l'amputer une nouvelle fois. La question de savoir si le franc pouvait encore être sauvé, s'il était utile de le tenter, si d'aucuns ont poussé à sa chute et si d'autres ont largement profité de la dévaluation, ne nous intéresse guère. Laissons à d'autres ces « rétrospectives ». L'important n'est pas le passé, mais l'avenir. Les gouvernements précédents ont échoué dans l'essentiel de leur tâche puisqu'ils n'ont réussi qu'à préparer ce qu'ils voulaient éviter. Devant cet échec, se basant sur cet échec, après que la dévaluation était pratiquement faite, M. van Zeeland a proposé un plan. Celui-ci part d'une dévaluation du franc et projette une série de mesures destinées à ranimer l'économie belge. Un plan n'est qu'un plan, c'est entendu, n'empêche que pour toute action profonde à résultats éloignés il faut en avoir un, de plan, et un plan qui tienne.

Quand on examine dans le détail le plan van Zeeland, évidemment bien des questions se posent, bien des réserves surgissent, mais l'ensemble impressionne et paraît raisonnable. Dans tous les cas, il faut constater qu'on n'a rien trouvé de sérieux à y opposer.

Reste l'exécution du plan. Et d'abord les « exécuteurs », l'équipe groupée autour du Premier Ministre. Là, évidemment, l'appréhension se précise. Tout dépendra, nous l'écrivions la semaine dernière, de la volonté de M. van Zeeland. Nous croyons qu'il était impossible de ne pas associer à l'œuvre de salut public que commandaient les circonstances le Parti Ouvrier Belge, parce que l'union de tous les Belges sera nécessaire pour le sauvetage de notre économie. Sans tripartite, plus exactement, sans gouvernement d'Union nationale, le minimum d'ordre social et de paix civique risquait de faire défaut, comme aussi cette « bonne volonté » générale, cette ambiance favorable sans lesquelles « ça n'irait guère ». Que les chefs socialistes n'aient pas hésité, témoigne pour leur sens de l'intérêt général et prouve que leur marxisme n'est plus — ce dont nous ne doutons pas — qu'un boniment de tréteaux. Les lourdes et décisives défaites du socialisme, en particulier le lamentable écroulement de l'Eglise-mère, la social-démocratie allemande, ont détruit à jamais le

dynamisme et la mystique socialistes. L'heure du socialisme est passée. Le socialisme n'est plus qu'une survivance. Mais le Parti Ouvrier Belge reste puissant. Il n'est plus guère socialiste, mais il conserve une grande influence sur les masses ouvrières. Que les chefs de ce parti aient compris que le sort de ces masses, singulièrement compromis par la crise mondiale, pouvait être amélioré par la collaboration immédiate du P. O. B. à un plan présenté dans un moment tragique pour faire face à des difficultés dont les socialistes ne sont certes pas les premiers ni les grands responsables, est tout à leur honneur. D'autant plus que ce P. O. B. prétendait détenir une recette — le plan de Man! — capable, et seule capable, de sauver la Belgique. D'autant plus, aussi, que le plan van Zeeland avait pour premier objectif — ô ironie! — le salut des banques belges, ces boucs émissaires de toutes les critiques socialistes!... Et voilà qui prouve d'une part que, chez nous aussi, le système des partis est heureusement dépassé; d'autre part que nos chefs socialistes sont devenus — et la Monarchie y fut pour l'essentiel — des hommes de gouvernement préoccupés, avant tout, quand il le faut, du bien général.

Gouvernement d'Union nationale : il dépendra du Premier Ministre et de ses collaborateurs que ce gouvernement soit réellement un gouvernement de salut public sachant se maintenir au-dessus des préoccupations partisans, au-dessus des partis politiques auxquels appartiennent la plupart de ses membres. Premier point délicat à signaler : M. van Zeeland ne réussira que s'il a l'énergie nécessaire pour imposer à ses ministres de ne travailler que pour le pays, au besoin malgré et contre les intérêts de leurs partis respectifs...

Deuxième point délicat. Le plan van Zeeland prévoit la création de grands organismes étatistes, de contrôle, d'interventions officielles, etc. avec tout ce que pareils organismes comportent d'abus possibles. Pour les créer et les diriger il faudra trouver des hommes. Le sort du plan sera... ce que ces hommes en feront...

Troisième point, le plus important peut-être. Nous n'avons cessé de reprocher aux derniers gouvernements de négliger la propagande, de ne pas se soucier de l'atmosphère, du climat dans lesquels ils travaillaient. L'élan de ses compatriotes sera essentiel à M. van Zeeland. Il lui faudra la confiance, la collaboration, la compréhension surtout, aussi générale que possible, de ses efforts. Vite, que l'on consacre à la propagande l'attention qu'elle mérite! Tout peut se trouver compromis si le pays ne « suit » pas. Propagande! Propagande! L'occasion est unique de créer un courant *national*, une volonté *nationale* de relèvement économique, de cohésion patriotique, de dynamisme belge... Voyez ce qu'en Italie, en Allemagne, aux Etats-Unis, la propagande a obtenu des masses. Nous sommes en pleine évolution économique et politique. L'avenir reste gros de menaces, d'inconnues et d'incertitudes. Le certain, toutefois, c'est que pour affronter ces menaces et pour résoudre ces inconnues

un esprit national profond et vivace sera d'une importance capitale, décisive même. Le plan van Zeeland ne réussira que si on « emballe » les Belges pour lui. Que par les mille moyens que la technique moderne met à la disposition d'une propagande intelligente on dise, on répète, aux Belges ce qu'on attend d'eux pour que la Belgique vive, grande et prospère!

Les anciens combattants forment une élite ayant droit à une considération spéciale. De là, toutefois, à l'approbation d'interventions intempestives de l'un ou l'autre dirigeant de certains groupements, il y a loin. Mais quand la Commission d'action morale de la Fédération nationale des combattants demande : « Le Pouvoir actuel dira-t-il au pays la vérité sur les entretiens de Paris? », nous acquiesçons, car nous pensons, nous aussi, que : « dans l'intérêt des deux nations, il importe de connaître la réalité et cela pour préserver l'avenir ».

Ce n'est un secret pour personne que la suprême tentative du ministère Theunis fut mal accueillie à Paris et que nos ministres n'obtinrent du gouvernement français rien et trois fois rien. Oh! de belles paroles, des offres de milliards (moyennant intérêts) pour soutenir le Belga, mais rien au point de vue économique... Or, sans possibilité de relèvement économique rapide, le franc ne pouvait pas tenir. Malgré cela, M. Flandin n'a pas craint de dire au Parlement français : « Lorsque le gouvernement belge est venu à Paris, le gouvernement français lui a fait des offres d'appui »! Et le télégramme d'agence qui rend compte du discours du Président du Conseil ajoutait : « M. Flandin se défend de la moindre idée de critique à l'égard du pays ami voisin auquel il souhaite le succès que mérite son héroïsme pour sauver son indépendance ». (*Applaudissements.*)

Applaudissements! Fleurs et rubans! En avons-nous reçu depuis la guerre!... Mais quand on demande à la France du réel, du tangible, une aide efficace, du travail pour les ouvriers belges, l'égoïsme l'emporte et on nous traite bien durement. Pourquoi? Au fond, parce que la France est trop sûre de nous. A l'Allemagne, oui, on consent de grands sacrifices, parce qu'elle est redoutable et qu'elle sait menacer...

Et dire que la *Défense wallonne* croit pouvoir nous répondre :

*Il est de toute évidence qu'il faut changer l'atmosphère dans laquelle la Belgique et la France discutent actuellement leurs rapports économiques. Il y a méfiance de part et d'autre. Certes, le quai d'Orsay a commis des erreurs. Mais n'avons-nous pas trop souvent donné à Paris l'impression que les éléments germanophiles et antifrançais inspiraient trop souvent la politique belge? Il faut créer une atmosphère de confiance et d'amitié réciproque; les résultats suivront. Nous n'avons pas la naïveté de croire à la possibilité d'une union douanière sans réserve. Le temps n'est plus où l'on pouvait la réaliser. Mais que d'ajustements et d'aménagements heureux on pourrait faire si nous commençons par traiter les Français gentiment au lieu de les injurier, comme le fait couramment la presse flaminguante. Quant à conditionner les avantages économiques par la menace de supprimer notre budget de la Défense nationale, ce serait un odieux chantage. Nous devons discuter ces questions séparément : les résultats se conjugueront d'eux-mêmes quand nous aurons fait la preuve de notre bonne volonté, dont on doute, à Paris, non sans raison, il faut le dire.*

Traiter les Français gentiment! Mais où donc est-on plus franco-phile qu'en Belgique? Est-il possible de traiter les Français plus gentiment qu'ils ne sont traités chez nous? Est-il un pays où l'influence culturelle française soit plus grande que chez nous?

Odieux chantage que d'invoquer les services que rend à la France notre défense nationale? Que non! Nous n'avons que

*cela* d'important à donner à la France en échange d'avantages économiques sérieux, et il n'y a que *cela* qui pourrait amener la France à nous traiter autrement. C'est très beau la confiance et l'amitié réciproques, mais l'intérêt est l'intérêt. Certains grands intérêts économiques français s'opposent à l'introduction des produits belges. On ne vaincra cette opposition que si la France a un autre intérêt, supérieur, à nous donner quelque satisfaction.

A la *Défense wallonne* qui ne craint pas d'affirmer que Paris doute, non sans raison, de notre bonne volonté, nous demandons de s'expliquer. Notre bonne volonté de faire quoi, s. v. p.? Quant à la bonne volonté française de nous traiter en amis, voilà longtemps qu'on est fixé à Bruxelles, que la *Défense wallonne* s'informe donc auprès de ceux qui ont essayé, en vain, d'obtenir du gouvernement français des avantages commerciaux!

Ah! si nous étions des adversaires menaçants comme l'Allemagne, que ne concéderait-on pas pour nous amadouer! Mais nous sommes des amis, on sait trop que notre sympathie pour la France nous empêchera toujours de pousser notre mécontentement et notre rancœur au delà de certaines limites. Et voilà la faiblesse dont abuse Paris...

Que la *Défense wallonne* s'explique aussi au sujet de soi-disant éléments germanophiles et anti-français de la politique belge. La vérité est que la masse des Belges est plus anti-allemande que la masse des Français. Quant à notre politique, elle fut tellement peu anti-française que, peut-être, à l'être moins elle eût mieux servie, avec ses intérêts propres, ceux mêmes de la France, que la politique française a parfois singulièrement compromis...

Une fois de plus le Saint-Père a dénoncé le peuple qui oserait vouloir la guerre :

*« Que les peuples se déchirent de nouveau, que de nouveau le sang fraternel soit répandu, que sur terre, sur mer et dans le ciel tous les moyens de destruction soient mis en œuvre pour multiplier les massacres et la dévastation, ce serait, dit le Pape, un crime si énorme et une telle folie que, déclare-t-il, il ne croit pas que cela puisse vraiment se vérifier, étant donné la devise juridique suivante : « Quand il s'agit d'une violation du droit, il faut croire qu'elle ne sera pas perpétrée ».*

*« S'il se trouvait, par impossible, un peuple assez insensé pour vouloir les horreurs de la guerre, le Pape répète la prière du Psalmiste : « Dissipez les peuples qui veulent la guerre ».*

\* \* \*

Qu'ils se sont donc trompés, les pauvres idéalistes qui n'avaient de reproches que pour « l'intransigeance » des Alliés qui empêchait, assuraient-ils, la bonhomie allemande de se manifester, enfin, au grand jour! Sous le titre « La Mission de la France. Dialogique avec Philomaque », l'hebdomadaire *Sept des Pères Dominicains* français écrivait dans son dernier éditorial :

*J'ai revu Philomaque : il exultait,*

*— Eh bien! triompha-t-il, avais-je assez raison? Votre paix fondée sur le droit, vos chimères genevoises, où sont-elles? L'Allemagne déchire les traités et refait son armée au grand jour. La France n'a plus à compter que sur ses alliances et sur ses canons. L'avions-nous assez dit? Que de temps perdu en musique sentimentale! Nous revenons au bon sens...*

*Je ne répondais point. C'était pour moi un mauvais jour, et les faits, étalés en lettres grasses sur mon journal, semblaient crier pour Philomaque. Il continua :*

*— Avez-vous lu le discours de Mussolini? « Notre volonté de paix s'appuie sur quelques millions de baïonnettes d'acier. » Voilà com-*

ment parle un homme d'Etat! Vous l'avouerez-vous? Au fond, j'approuve Hitler : c'est un patriote, un chef. Il sait qu'une nation ne peut sortir de la défaite que par la violence. Il joue son jeu, à nous de jouer le nôtre. Il nous donne une leçon...

— Philomaque, dis-je enfin, je crois que j'aime mieux ma patrie que vous. Vous voulez sauver le corps de la France, mais vous ne songez pas à son esprit. Une nation n'est pas seulement une frontière : elle est, comme disait Péguy, une mission. La France ne serait plus elle-même si, parmi le tumulte, les tyrannies et les violences de ce temps, elle ne faisait entendre une voix un peu plus pacifique et raisonnable. Oui, la France serait moins digne d'être aimée et défendue, si elle pensait comme tant d'autres peuples, ou si tous les Français pensaient comme vous...

J'aurais tant aimé, ce soir, vous voir un peu triste! Vous souffrez moins de la cruauté des événements que vous n'êtes réjoui de les avoir prévus... Hé!... que dis-je cruauté! Quand les peuples remettent leur confiance dans les armes, c'est alors que tout vous semble rentrer dans l'ordre et que vous parlez de bon sens. La folie, selon vous, ce fut de croire possible la raison...

Je ne dis pas que vous ayez eu tort d'être sceptique, mais comment pouvez-vous triompher sans chagrin?

La grande faillite humaine de l'après-guerre, c'est l'échec des peuples à s'harmoniser dans le Droit. Je le sais, Philomaque, je m'attarde à des songes. Pratiquement, je conclus avec vous que la France, en ce printemps, a besoin d'alliances et de soldats. Mais ce que j'accepte comme une fatalité, je ne l'accepte pas comme une raison : il me reste une angoisse et un espoir. Sans notre angoisse et notre espoir, où passeraient aujourd'hui l'esprit de la France et l'âme de la chrétienté?

Mais, non, voyons, ceux que la politique allemande confirme dans leurs appréhensions n'exultent pas, ne triomphent pas : ils sont navrés d'avoir raison! De plus, ce n'est pas nous qui approuverons Hitler! Non, car il conduit son pays d'adoption à une nouvelle catastrophe. Il est faux qu'une nation ne sorte de la défaite que par la violence, sans quoi ce serait la guerre à perpétuité. Hitler va, probablement, essayer la violence et, les Prussiens étant ce qu'ils sont, il eût fallu rendre impossible pendant longtemps ce nouveau recours à la force. L'erreur capitale de Versailles est là...

Il est vraiment trop facile de s'en tirer, quand on s'est trompé, et dangereusement trompé au point de compromettre l'avenir de sa Patrie, il est trop facile de s'en tirer par une tirade sur la mission de la France!, sur la nécessité d'être triste devant la folie allemande, la course aux armements, etc. Et quelle... audace d'oser reprocher à ceux qui ne se trompèrent pas sur la Prusse qu'ils aiment leur Patrie moins que les idéalistes pacifistes! Comment sauvegarder « l'esprit » d'une nation si on ne sauve pas son corps, son territoire, ses défenseurs, ses habitants?! Si tous les Français avaient pensé de l'Allemagne ce qu'il en faut penser, nous n'en serions pas où nous en sommes : devant un danger qui sera, demain, plus angoissant qu'il ne l'était en 1914... Un faux idéalisme, une fausse mystique, ont perdu la paix. Que leurs apôtres n'essaient donc point de donner le change. Ils se sont trompés, et c'est bien dommage pour nous.

« La folie selon vous se fut de croire à la raison » : non, la folie, c'est d'avoir cru à l'in vraisemblable, à la possibilité d'une Prusse raisonnable... La folie, c'est d'avoir caressé des songes, chevauché des chimères, vécu dans les nuées. La folie, c'est d'avoir permis que cette Europe, qui avait failli mourir sous les ruines et se noyer dans le sang, se retrouve, après moins de vingt ans, devant une menace identique.

Et puisque, « pratiquement », il faut conclure qu'en 1935 il n'y a plus que la politique des alliances et celle des soldats qui

soit efficace, la folie c'est de n'avoir pas empêché une reprise de la course aux armements quand c'était possible — en brisant la Prusse pour longtemps — et de n'avoir pas travaillé plus tôt à forger les alliances.

« Ce que j'accepte comme une fatalité, je ne l'accepte pas comme une raison ». Qu'est-ce à dire? Une fatalité constitue une raison pour prendre toutes mesures utiles. L'angoisse, nous la ressentons tous. L'espoir nous reste aussi, l'espoir que l'alliance des forces antiprussiennes restera assez étroite et suffisamment puissante pour contenir l'Allemagne prussifiée. Le peuple anglais vient d'apprendre que la puissance aérienne allemande égale déjà la puissance anglaise. Parité aussi dangereuse, pour le moins, qu'une parité navale. Trop longtemps la réaction anglaise fut molle et insuffisante. Sans doute la mesure est-elle comble et la Grande-Bretagne va-t-elle « imposer » plus efficacement la paix qu'elle ne le fit depuis quinze ans...

M. Jacques Bainville, le nouvel académicien, est un historien de classe et un brillant journaliste dont il n'est pas nécessaire de partager toutes les idées pour reconnaître le grand talent. Esprit clair jusqu'à simplifier à l'excès, il est arrivé plus d'une fois à M. Bainville de se tromper sur notre pays. Nous avons, d'autre part, souvenir de pages où il ne manifestait pas d'une compréhension très grande de l'Angleterre. Mais il connaît admirablement son pays et l'essentiel des problèmes européens. En 1920, on vient de le rappeler, il a écrit dans les *Conséquences politiques de la paix*, une page vraiment admirable :

*Le traité enlève tout à l'Allemagne, sauf le principal, sauf la puissance politique, génératrice de toutes les autres. Il croit supprimer les moyens de nuire que l'Allemagne possédait en 1914. Il lui accorde le premier de ces moyens, celui qui doit lui permettre de reconstituer les autres, l'Etat, un Etat central, qui dispose des ressources et des forces de 60 millions d'êtres humains et qui sera au service de leurs passions.*

*Le traité laisse ces ressources et ces forces aux mains d'un seul gouvernement. La garantie qu'il se vante d'offrir, c'est le désarmement. Les auteurs de la paix ont raisonné ainsi : la possession d'une force militaire excessive a poussé l'Allemagne à la guerre et à la conquête. Une Allemagne qui n'aura plus le droit de conserver sous les drapeaux qu'une centaine de mille hommes, juste ce qu'il lui faudra pour maintenir l'ordre à l'intérieur, sera pacifique et inoffensive. « L'armée allemande », a dit M. Lloyd George, était la clef de voûte de la politique prussienne. Il fallait l'éparpiller, la dissoudre, la désarmer, la mettre dans l'impossibilité de se rassembler de nouveau, rendre impossible l'équipement d'une armée semblable. » Alors ce serait assez. L'Allemagne ne serait plus l'Allemagne. Faible raisonnement, indigne d'un homme d'Etat. Napoléon avait fait le même au sujet de la Prusse, et l'on pourrait trouver curieux que M. Wilson, M. Lloyd George et M. Clemenceau eussent renouvelé l'erreur de ce militaire-type si Napoléon n'avait pris ses idées générales au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire aux mêmes sources qu'eux.*

*C'est la nature même de la Prusse, pays de colonisation et de conquête, qui a créé le militarisme prussien. Les chevaliers de l'Ordre teutonique ont précédé les Hohenzollern. Ils leur ont légué un besoin et un instrument. Sur les frontières incertaines et toujours disputées du germanisme et du slavisme, dans un pays sans limites naturelles, ouvert aux quatre vents, la force militaire est une nécessité. Le Heimatschutz s'est constitué sous nos yeux par une création presque spontanée, comme un Ordre teutonique de la démocratie. Les débris de l'ancienne armée impériale, les bandes dérobées au licenciement ont trouvé refuge dans les territoires des confins, en Prusse occidentale et orientale. Peut-être de nouvelles formes de militarisme sont-elles*

en train de naître là. Il ne manquera que l'occasion et l'homme qui mettront ce militarisme en mouvement.

Lignes prophétiques... L'Homme est venu : Hitler est là!

Et dire qu'en 1919 l'*Economist* de Londres affirmait gravement :

*L'Allemand n'est pas naturellement belliqueux. Or il vient d'apprendre que la guerre n'est pas d'un bon profit. Les Etats nouveaux ont encore à apprendre cette leçon : c'est le rôle de la Société des Nations de la leur enseigner.*

\* \* \*

Mais où donc les Allemands trouvent-ils l'argent pour s'armer ainsi jusqu'aux dents? Dans le *Capital*, M. Jean Lescure répond à la question :

*L'Allemagne a remonté le mécanisme financier, dont elle a usé pendant la guerre. Et l'Allemagne arme en pleine paix en utilisant ses méthodes financières de guerre. Méthodes extrêmement ingénieuses et qui enlèvent au problème financier ses difficultés de jadis. L'Allemagne arme et paie ses fournisseurs à l'aide de l'émission de traites d'Etat, dites traites destinées à donner du travail (Arbeitsbeschaffungswechsel), escomptées dans les banques, notamment dans les banques d'Etat, et surtout à la Reichsbank. Lors de l'escompte, le Trésor est crédité en compte courant, et il dispose de ces crédits par chèques.*

Nous avons, dès 1915, décrit ce mécanisme dans un article de la Revue de Paris, destiné à détromper les Français, qui espéraient la fin de la guerre d'un manque d'argent chez nos ennemis. En 1934, l'Allemagne procède exactement de même. L'Institut de conjoncture de Berlin estime de 4 1/2 à 5 milliards de marks (30 milliards de francs) les crédits que le Reich s'est procurés de la sorte de l'automne 1932 à l'automne 1934 (voir aussi Gazette de Francfort, 30 déc. 1934, n° 662, Staatskonjunktur).

Il est fort probable que dans peu de temps, comme pendant la guerre, on consolidera cette énorme dette flottante. Après quoi on renouvellera l'opération. On remettra les traites en circulation et on continuera les armements sur terre, sur mer, et dans les airs.

Et M. Jean Lescure termine ainsi :

*Le national-socialisme a érigé la banqueroute en une véritable doctrine économique. Le Dr Schacht lui-même (Zins oder Dividende, Conférence à Bâle du 30 déc. 1933) n'admet pas l'intérêt.*

*Et dès lors, non seulement l'Allemagne arme, arme, mais elle armera. En dehors des armements, on voit mal comment alimenter l'industrie allemande. Son outillage est dernier cri. Ses installations, ses chemins de fer sont achevés. L'Allemagne ne saurait, dans l'état actuel du monde, exporter davantage. Par contre, sa flotte est à refaire, son matériel de guerre à compléter, à développer.*

Pour éviter de connaître une crise économique violente, l'Allemagne est vouée à armer encore. Et elle peut armer sans argent en continuant à user des traites et des consolidations.

Et dire qu'il reste toujours d'incorrigibles rêveurs pour soutenir qu'on eût pu éviter cette renaissance du militarisme allemand en désarmant la France, l'Angleterre, l'Italie, comme était désarmée l'Allemagne!... Même si, en novembre 1918, on eût tenu l'Allemagne quitte, on lui eût laissé ses colonies, on ne lui eût réclamé aucune réparation, à charge seulement de rester désarmée comme allaient désarmer ses vainqueurs, même alors cette Allemagne prussifiée eût trouvé le moyen, malgré tous les engagements et tous les contrôles, de relever la tête et de s'organiser pour tenter à nouveau le coup manqué en 1914, la tentative d'hégémonie germanique sur l'Europe. Voilà bien le point angoissant! On donnerait demain à l'Allemagne hitlérienne des colonies et une flotte, que tous les efforts de

l'Allemagne entière, encouragés par ce qu'outre-Rhin on est incapable d'interpréter autrement que comme une preuve de faiblesse, que ces efforts tendraient uniquement à imposer, par la force, la mission civilisatrice d'un germanisme mondial.

Il n'y a qu'une solution : être forts et s'unir. La tâche sera difficile car, d'une part, la politique allemande fera l'impossible pour séparer ses adversaires; d'autre part, le chantage allemand n'appuiera pas également sur tous les points de la ligne de résistance. Or, certains intérêts des forces alliées sont divers, divergents et parfois même opposés...

Nous avons dit souvent que l'Allemagne vaincue eût pu facilement, si elle avait été réellement pacifique, donner à l'Europe la conviction qu'elle ne pensait pas à la revanche. Le désarmement général eût rapidement suivi. Ludwig Bauer a établi cela de façon péremptoire. On a rappelé dernièrement, à ce sujet, un texte de Nietzsche d'une actualité frappante :

*Aucun gouvernement, certes, n'avouera aujourd'hui qu'il entretient une armée pour satisfaire, à l'occasion, ses désirs de conquête. L'armée doit, au contraire, servir à la défense. Et, pour justifier cette thèse, on recourt à une morale qui sanctionne la légitime défense. Ceci revient à se réserver pour soi la moralité et à attribuer au voisin l'immoralité, car il faut déjà imaginer celui-ci prêt à l'attaque et à la conquête, du moment que l'on admet que l'Etat dont on fait partie doit, de toute nécessité, songer à ses moyens de défense.*

De plus, on accuse son voisin qui, tout comme notre Etat, bien entendu, nie formellement son intention d'attaquer et n'entretient, lui aussi, son armée que pour des raisons de défense analogues aux nôtres, on l'accuse, dis-je, d'être un hypocrite et un criminel plein de ruse et d'astuce qui ne songe qu'à se jeter sur une naïve et maladroitement victime. Et voilà comment tous les Etats se trouvent aujourd'hui les uns vis-à-vis des autres. Ils supposent, combien volontiers, que leurs voisins sont tous animés de mauvaises intentions tandis qu'eux se targuent de leurs bonnes intentions. Mais c'est là une inhumanité au moins aussi néfaste — et peut-être pire encore — que la guerre, c'est déjà un appel à la lutte, voire une cause suffisante de guerre : en prêtant ainsi au voisin l'immoralité, ne semble-t-on pas en effet provoquer vraiment des sentiments et des actes hostiles? Il faut renier la doctrine de l'armée, moyen de défense, tout aussi catégoriquement que les désirs de conquête. Et un jour viendra peut-être — jour grandiose entre tous — où un peuple, supérieur dans la guerre comme dans la victoire, par un suprême développement de la discipline et de l'intelligence militaires et habitué en même temps à consentir à ces choses les plus lourds sacrifices, s'écriera spontanément : « Nous allons briser nos épées », détruisant ainsi de fond en comble toute organisation militaire existante.

Se rendre inoffensif alors qu'au fond on était le mieux armé, et ceci par simple élévation morale, tel est le moyen pour arriver à la paix véritable qui doit toujours reposer sur le désarmement des esprits. Or, ce que l'on appelle la paix armée, telle qu'elle est pratiquée maintenant dans tous les pays, répond à un sentiment de discorde, à un manque de confiance absolu en soi et dans le voisin et empêche ainsi, soit par haine, soit par crainte, de déposer les armes. Mais plutôt périr que de haïr et que de craindre, et plutôt périr deux fois que de se faire haïr et craindre, voilà ce qui doit devenir un jour la maxime idéale de toute société politique. On n'ignore pas que nos libéraux représentants du peuple manquent de temps pour réfléchir sur la nature humaine, autrement ils comprendraient d'eux-mêmes l'inutilité de leurs efforts lorsqu'ils s'attaquent à une diminution graduelle des charges militaires; au contraire, ce n'est que lorsque ce genre de misère aura atteint son point culminant, que le genre de dieu seul capable

(Voir suite page 26)

# Un coup de poing sur la table<sup>(1)</sup>

Ce n'est pas un incident important, il a un côté trivial : mais il illumine du dedans, comme un bref éclair, toute la structure mentale de saint Thomas. L'anecdote du banquet découvre à l'œil nu le fonctionnement d'une machine intellectuelle de qualité.

Thomas d'Aquin s'était laissé, bon gré mal gré, arracher à son travail ou à son délassement, comme l'on voudra : car penser satisfait chez lui à l'un et à l'autre appétit. Il ne mettait aucune insociabilité à refuser les invitations des rois et des princes : ce lui était pourtant une souffrance que d'être distrait de sa vision intérieure.

Mais lorsqu'il fut mandé à la Cour du roi de France Louis IX, plus connu sous le nom glorieux de saint Louis, ses supérieurs jugèrent expédient qu'il acceptât : ce qu'il fit sans tarder, avec ce zèle d'obéissance qu'il conservait jusque dans son sommeil.

On a raison de reprocher aux biographes leur tendance à rendre tous les saints à peu près identiques. Alors qu'en fait ils diffèrent entre eux autant et plus que les assassins. Et l'on n'a jamais vu de plus complet contraste qu'entre saint Thomas et saint Louis.

Ce dernier était roi et chevalier, comme d'autres sont drapiers ou maçons, avec cette droiture native et ce courage quotidien qui rendent naturel, presque aisé, l'accomplissement des devoirs d'état — fussent-ils de gouverner l'État.

La sainteté, chez cette sorte de tempérament, va de pair avec la santé ; elles convergent dans l'action. Il sacrifiait peu à la pensée, si l'on veut dire la spéculation pure. Quand il pensait, il pensait juste et droit, parlait avec profondeur, et montrait un sens inné de l'orthodoxie en toutes choses. Le vieux dicton païen qui veut des rois philosophes ou des philosophes rois n'a pas prévu le mystère chrétien. Car s'il est concevable qu'un roi veuille devenir saint, il le serait moins qu'un saint brûlât du désir de monter sur le trône. Mais Louis était d'un caractère allant et militaire, qui ne lui fournissait pas plus d'objection au grade de roi qu'à celui de caporal.

Tandis qu'on ne se figure pas un Thomas d'Aquin sans une aversion innée pour l'état de roi. Non point seulement par humilité pure, mais encore par raffinement d'homme d'étude, que les futilités exaspèrent. Joignez qu'il prit grand soin, sa vie durant, de se tenir à l'écart de toute politique : de cette politique dont la couronne de France figurait alors la vivante image et la visible expression.

Paris était en ce temps-là une vraie aurore boréale, un soleil qui se levait sur le Nord. Plus près de Rome, souvenons-nous-en, des nations entières avaient été la proie du paganisme, du pessimisme et d'influences orientales dont la plus respectable était le mahométisme : les lances et les épées qui avaient recouvert le Midi chrétien descendaient du Nord ; et c'est la France septen-

trionale qui vit d'abord jaillir la splendeur d'une architecture aiguë comme les lances, brillante comme les épées : les premières flèches des églises gothiques. « La pierre grise des cathédrales », qu'elle devait être blanche et radieuse, alors qu'elle s'élançait dans le ciel frais d'Ile-de-France, rehaussée d'or, d'azur et de sinople !

Le jeune Paris du roi saint Louis, je l'imagine blanc comme ses lis, resplendissant comme son oriflamme. Une chose grande et neuve se faisait, la nation française, dont le destin serait de résoudre à coups d'épée l'antique querelle des papes et des empereurs dans les provinces dont venait le fils du comte Landolphe d'Aquin.

Il en venait, pour l'heure, à contre-cœur, et, n'eût été sa débonnairerie, avec mauvaise grâce. Aux approches de Paris, on voulut lui faire admirer la beauté de la ville qui s'étendait à ses pieds, et quelqu'un s'écria : « Heureux celui qui posséderait ces choses ! » Sur quoi Thomas se borna à grommeler : « Je préférerais ce manuscrit de Chrysostome sur lequel je n'arrive pas à mettre la main. »

L'on parvint tant bien que mal à convoier ce bloc massif de pensée compacte jusqu'à la place qui l'attendait à la table royale, et on l'y laissa, sinon seul, du moins parfaitement imperméable au gai tintamarre, au cliquetis volubile que sera toujours pour un étranger la conversation française. Trop bien élevé pour ne pas répondre, mais trop abstrait lui-même pour prendre la parole, il fut tôt oublié des convives du banquet, et tôt les oublia.

Et les langues d'aller leur train, sans souci du gros Italien qui ne disait rien. Mais comme il est à toutes choses un répit, et même un entretien entre Parisiens, un silence se fit à un moment donné. Comme l'on dit, et c'est le cas où jamais, « un ange passa ».

Ni mot ni geste n'étaient encore venus du vaste amas de bure blanche et noire, qui désignait le frère mendiant des rues, et marquait d'une note de deuil mi-parti le clair tumulte des couleurs, des formes et des emblèmes, en ce printemps de la chevalerie et du blason. Le triangle des écus, des pennons et des fers de lance, la large lame des épées de croisés, l'ogive des voûtes et des vitraux, les capuchons pointus, la haute coiffe des hennins, tout exprimait l'esprit aigu, l'esprit de pointe du Moyen âge français dans sa prime fraîcheur. Cottes et robes aux tons joyeux composaient une pimpante bigarrure, dont le luxe n'était pas exclu, car saint Louis l'avait dit, avec son bon sens accoutumé : « La vanité est à éviter : mais chaque homme, selon son rang, doit se vêtir du mieux qu'il peut, afin que sa femme l'en aime davantage. »

« Un ange passait... » et soudain la grande table trembla sous un coup formidable, les gobelets vacillèrent, les plats tintèrent : car le frère venait d'abattre son poing comme une masse de pierre, avec une violence qui fit sursauter chacun comme une explosion, et s'écriait d'une voix forte et lointaine, tel un dormeur qui parle en rêve : « Et voilà qui règle son compte au manichéisme ! »

Le palais d'un roi, même quand il est le palais d'un saint, a ses conventions. Un frisson passa sur la Cour, et tout le monde se

(1) Nous devons à l'obligeance des Editions Plon, à Paris, de pouvoir publier un chapitre inédit d'une vie de *Saint Thomas d'Aquin*, par G. K. CHESTERTON, que l'excellent écrivain Maximilien Vox a adapté de l'anglais. Ce très remarquable ouvrage paraîtra tout prochainement en librairie, avec une préface du R<sup>m</sup>e Père Gillet, ministre général des Dominicains (au prix de 12 francs français). Nos lecteurs ne nous en voudront certes pas de leur en conseiller vivement la lecture.

sentit une seconde comme si le gros moine d'Italie venait de lancer une assiette à la tête du roi Louis, ou d'envoyer promener sa couronne. Les regards se fixèrent anxieux sur le siège redouté que fut mille ans le trône des Capet; plus d'un dut se préparer mentalement à faire passer le frocard par la fenêtre.

Mais saint Louis, tout simple et simplicité, était autre chose cependant qu'une fontaine de prud'homme, voire une fontaine de merci, à la mode du moyen âge. Il était fontaine aussi de ces deux intarissables sources que seront à jamais l'ironie et la politesse françaises.

Il se tourna donc vers ses secrétaires, et leur manda à mi-voix de se hâter avec leurs tablettes auprès de messire le bon frère, afin de noter sur-le-champ l'argument qui venait de lui passer par la tête : qui devait être excellent, et qu'il serait fâcheux qu'il oubliât.

\* \* \*

Je ne rapporte pas ce fait-divers pour son seul pittoresque, ni comme simple trait de caractère : il nous introduit au cœur du sujet, révélant par surprise, comme un éclat de magnésium, ce qui faisait alors le fond de la pensée d'un Thomas d'Aquin. Car ce n'est point au hasard qu'il ruminait, à la blanche Cour de Louis IX, sur le nuage noir du manichéisme.

C'est le visage d'un homme que je tente d'esquisser, on le sait : ce qui n'empêche qu'il va falloir plus loin faire un modeste effort pour le placer dans la lumière de sa philosophie et de sa théologie : de son « message », comme disent les journalistes. Mais il serait bon de nous occuper auparavant de quelque chose d'à la fois plus particulier et plus sévère. Je ne sais trop s'il faut dire : son attitude morale, sa disposition tempéramentale, ou le but de sa vie; humainement parlant, s'entend, car la fin réelle de toute vie, il la savait mieux que nous. Cette ambition terrestre, cette mission historique tiennent toutes, à mon sens, dans notre historiette : frapper un grand coup et trancher la question du manichéisme.

Je ne dis pas que ceci doive paraître clair sans avoir étudié l'histoire théologique : moins encore, peut-être même, après l'avoir étudiée. Car, historiquement, saint Dominique et Simon de Monfort avaient déjà réglé le compte des manichéens; et, théologiquement, le docteur encyclopédique que fut Aquin eut à résoudre bien d'autres hérésies. Mais je ne m'en dédis pas, et j'écris ce chapitre.

Il aura au moins le mérite de marquer la grosse erreur que font bien des gens dès qu'ils se mettent à parler de Thomas d'Aquin et du catholicisme. La voici : saint Thomas, en tant que moine, *a fortiori* en tant que saint, mena une vie d'austérité et de renoncement, jeûnant, par exemple, alors qu'il n'eût tenu qu'à lui de vivre dans l'abondance et le luxe. Cette façon de dompter la nature, de s'unir aux souffrances du Rédempteur, et de se tenir prêt pour l'apostolat et le martyre, contraste tellement avec la pratique et l'idéal de notre civilisation industrielle qu'elle finit par ne plus considérer l'Eglise que sous ce seul et unique aspect.

Parce qu'il est inusité, j'en conviens, de voir un conseiller municipal pratiquer quarante jours d'abstinence, un candidat à la députation s'astreindre à la règle trappiste du silence, ou une vedette de cinéma faire vœu de continence absolue, le laïque moyen se persuade que la foi catholique n'est rien que l'ascétisme, et que l'ascétisme n'est rien que le pessimisme. Il ne se lassera pas d'expliquer patiemment aux catholiques les véritables raisons de la vénération où ils tiennent cette vertu héroïque, qui sont, à n'en pas douter, une haine orientale des choses naturelles, et un dégoût plus-que-schopenhauérien de la volonté de vivre. J'ai trouvé, dans un ouvrage « distingué » sur saint Augustin, la surprenante affirmation que l'Eglise romaine tient le sexe en soi

comme participant de l'essence du péché. Comment le mariage peut être ensuite un sacrement, et pourquoi le catholicisme prêche la fécondité (et ses adversaires la restriction de la natalité), le démêlé qui peut : j'ai affaire à un autre côté du problème.

Notre critique anglais, constatant l'existence de l'idéal ascétique dans une église autoritaire, et son absence chez la plupart de ses concitoyens de Brixton ou de Brighton, se dit : « Voilà le résultat d'une religion d'autorité : mais mieux vaudrait encore avoir la religion sans avoir l'autorité. »

Que n'étend-il le champ de ses observations? On rencontre rarement, bien sûr, un député trappiste, ou un édile qui se prive : mais plus rarement encore des nonnes suspendues en l'air par des crochets ou des tringles d'acier. Nos propagandistes catholiques ne préludent pas à leurs discours de Hyde-Park en se lardant de coups de couteau. Et le paroissien qui sonne à la porte du presbytère peut difficilement, sans s'exposer à une grave désillusion, s'attendre à trouver son curé à plat ventre sur un réchaud de charbons ardents, en train de pousser des hurlements mystiques. C'est pourtant ce que font journellement dans toute l'Asie des enthousiastes inspirés par le zèle de la pure religion, sans l'astreinte d'aucune autorité — sans celle, en tout cas, de l'autorité dont il s'agit ici. Car l'ascétisme, la guerre aux appétits naturels, est, chez l'homme, un furieux appétit auquel l'autorité a fort à faire pour trouver des exutoires.

Tout ceci dit, l'idéal ascétique, partie intégrante et nécessaire de l'idéal catholique, n'en est cependant qu'une partie, ne forme nullement la base de la philosophie catholique, et n'est que l'une des résultantes de l'éthique catholique. D'où la différence radicale entre le moine qui jeûne et le fakir qui se passe des crampons entre les côtes.

Or, nul n'approchera de l'intelligence de la doctrine thomiste, qui ne comprenne d'abord et tout de suite qu'elle se fonde entièrement sur la glorification de la Vie, de l'Être et du Dieu Créateur. Le reste s'ensuit par voie de conséquence, dans un ordre troublé, mais non supprimé, par le péché d'Adam ou par les vocations particulières. Les difficultés proviennent du fait que l'âme catholique doit se tenir sur deux plans à la fois, celui de la Création et celui de la Chute. Prenons un exemple dans la dernière guerre : en France envahie la loi martiale s'appliquait à la zone des armées et le reste du territoire jouissait d'une relative liberté. Est-ce à dire qu'un patriote préférerait l'une à l'autre, et que les mesures stratégiques prises en Champagne nuisaient à son amour du tout? Aucune extrémité d'ascétisme catholique n'est autre chose qu'une mesure, sage ou non, prise contre les conséquences de la chute : elle n'implique jamais le moindre doute quant à l'excellence de la Création. C'est où il s'oppose, jusqu'en ses plus durs exercices, au pessimisme oriental qui se propose — avec ou sans accompagnement de crocs barbelés et de planchettes à clous — non plus de soumettre, mais de contrarier la nature. Et c'est exactement le but que poursuit dès l'origine l'ennemi majeur du christianisme : le manichéisme.

A quoi bon en énumérer les aspects protéiformes? Sa substance et sa force résident dans la notion d'un Mal enraciné dans la Nature au point qu'il possède à l'existence autant de droits fondamentaux que le Bien. Ce qui s'est formulé dans le dualisme absolu d'Ormuz et Arhiman; ou, plus fréquemment, dans la théorie qui attribue la création et la souveraineté du monde matériel aux mauvais esprits, et ne réserve aux bons esprits que le monde spirituel. Et dont le calvinisme de la Réforme est une expression tardive, lorsqu'il enseigne la prédestination, qui fait de Dieu le créateur de toute volonté mauvaise, et persuade à l'homme qui se damne qu'il ne contrecarre point la Providence, mais l'accomplit peut-être.

Tant de contemporains sont manichéens sans le savoir, qu'il y

faut insister, sous peine d'obscurcir la controverse médiévale, qui est éternelle comme le catholicisme. Non — selon ce dernier — Dieu n'a pas créé le mal, puisqu'il « contempla son œuvre, et vit qu'elle était bonne ». Affirmation pleine d'implications subtiles, et d'où découle que rien n'est mauvais *en soi*, mais par l'usage qui en est fait. Il n'y a pas de choses mauvaises, mais des pensées mauvaises, et surtout de mauvaises intentions. Que l'enfer soit « pavé de bonnes intentions » est une erreur spécifiquement calvinienne : la réalité, c'est qu'on peut nourrir des intentions coupables quant à des choses par elles-mêmes excellentes, ce qui est proprement l'œuvre du diable. Mais tout diable qu'il soit, il ne rendra pas mauvaise la *nature* de l'univers créé. Car l'opération divine seule est matérielle : celle du démon reste purement spirituelle.

L'hérésie se produit sous deux formes : externe et agressive — insidieuse et interne ; et l'Église vit entre les menaces conjuguées de l'invasion et de la trahison. Avant le bolchevisme, nous avons eu le matérialisme darwinien, la lutte pour la vie, et les catholiques moutonniers que leur terreur du socialisme faisait acclamer n'importe quelle fripouille enrichie par un « joli coup » sur les blés, ce qui est à peu près aussi chrétien que les messes noires. Il y eut le protestantisme d'une part, et le jansénisme d'autre part. Et il y eut au XIII<sup>e</sup> siècle l'insurrection albigeoise qui mettait les portes, tandis que s'épandait au dedans le périlleux traditionalisme augustinien — qui était de saint Augustin ; qui était, pour une part, de Platon, lequel s'était parfois trompé.

Et comme à un léger écart au centre répond à la périphérie une déviation formidable, mille ans de dérive avaient abouti à une sorte de manichéisme larvé.

\* \* \*

Le langage populaire a raison même quand il se trompe. Lorsque mon concierge affirme que les relations de la fruitière avec le locataire du cinquième sont « purement platoniques », il méduse d'un terme qui, pour tout lettré, évoque moins de chasteté que de dépravation stérile (alors que chez Aquin la notion de pureté est liée, et de toutes façons, à celle de fécondité).

Mais, toutes fantaisies grecques mises à part, il est exact que Platon porte la responsabilité de l'idéal selon lequel nous n'aurions qu'à nous passer de nos corps pour que nos têtes s'envolent droit en pleins nuages et se groupent, selon de mystiques affinités, à la façon des chérubins chers aux peintres sacrés. Semblablement, et plus sensiblement, maint esprit du Moyen âge, même anti-albigeois, inclinait à cet état de désespérance où l'on lâcherait tout, où l'on abandonnerait tout — son corps, et le reste.

Les bons rêveurs qui, selon les règles reçues d'un conformisme d'ailleurs suranné, s'en prennent aux dogmes et au *Credo*, au bénéfice de l'intuition personnelle et du « sentiment » religieux, étaient en fait déjà fort démodés au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est contre eux et malgré eux que s'est maintenue la santé du cœur et de l'esprit, dans un temps où le sentiment eût été celui de la destruction, et où l'intuition se fût extériorisée par le suicide — sans la répréhensible rigidité du dogmatisme. L'ermite, par instants, devait se sentir subjectivement assez proche du fakir : je ne dis pas non. Mais il lui était défendu de penser comme l'autre ; puisqu'il croyait à l'objectivité du dogme révélé, il restait lié à une saine conception de la nature des choses. Combien de volontaires du célibat eussent dénoncé le mariage comme péché mortel, s'ils s'en fussent remis à leur propre « expérience religieuse » ? L'Église, son autorité, son intolérance, son impérieuse théologie ont barré la route au libre désespoir.

La haute stature de saint Thomas, à cette croisée des chemins, est celle du grand théologien de pure orthodoxie, qui parle Création où tant d'autres pensent destruction. Au Moyen âge, on ne s'hyp-

notisait pas sur l'opportunité de cadrer avec telle ou telle sous-variété de « mentalité » dite « moderne », on était orthodoxe ou on ne l'était pas. Thomas d'Aquin l'était, il le prouvait, et sa foi en Dieu Créateur brillait comme un clair soleil.

\* \* \*

Car il était de taille à remplir les besognes divines et son œuvre entière s'éclaire d'une vaste lumière, qui est celle de sa raison, mais celle aussi de son tempérament d'homme. Il n'y a pas moyen de mettre à la portée de nos contemporains un philosophe du Moyen âge sans user de termes presque philosophiques. On a tant et tant pris l'habitude de s'attacher à l'émotion, au sentiment, aux nuances fugitives de l'instant, plutôt qu'à des positions idéologiques précises, que le langage lui-même y a pris un tour coloré qui ne serait pas sans mérite si l'on avait le courage d'en tirer tout le parti possible : n'aurait-on pas plus vite fait de dire que Schopenhauer voit noir, William James rose, et H. G. Wells jaune serin, que d'accumuler les expositions techniques ? Je vais donc employer un mot qui eût probablement offensé notre auteur, mais qu'impose le souci actuel de restituer « l'atmosphère » d'un personnage, fût-ce au prix de l'exactitude du vocabulaire : c'est le mot d'*Optimisme*. Il n'y a pas de terme plus dégradé, hélas ! On fut « optimiste » quant à l'issue de la guerre, on l'est quant à la fin de la crise économique, on le sera demain sur le Championnat international de ping-pong. Du temps de Victor Hugo et de Whitman, cela signifiait un peu plus. A l'endroit de saint Thomas, *optimiste* veut tout dire : lumineusement, immensément, il croyait à la vie, d'un souffle puissant qui bruit dès ses premières phrases sur l'Être. Le pâle intellectuel de la Renaissance s'interroge... « Être ou ne pas être, c'est la question », et la voix de tonnerre du massif docteur médiéval de répondre. « Être, c'est la réponse. »

Ne nous imaginons pas, en effet, que la Renaissance marque le moment où l'on commença de faire confiance à la vie : c'est l'époque, au contraire, où quelques-uns cessèrent d'abord d'y croire. Le Moyen âge finalement, n'a pas intégré le manichéisme ; il lui a donc fallu réagir, parfois sauvagement, contre la fureur de vivre. L'attirance généralisée du non-être est chose plus récente.

Contrastez le plus génial des philosophes chrétiens avec les seuls égaux que puisse lui opposer l'Histoire. Il s'est mesuré avec l'ombre de Platon et d'Augustin comme avec les personnes de Bonaventure et d'Averroès ; mais ses rivaux véritables, il ne les a pas connus : les dignes adversaires de la thèse catholique, les chefs des grands systèmes païens, les Bouddha et les Nietzsche. A l'ampleur de sa silhouette sur ce vaste horizon, nous le reconnaissons, lui et son catholicisme, pour la seule source d'optimisme authentique. On a tenté des mixtures du *Credo* et de tout ce qui le contredit : c'est plus agréable, c'est moins âpre : mais c'est inopérant. Il demeure seul de son bord, seul au pied de la Croix, devant le flux et le reflux du Retour Éternel, le Gai (et si triste) Savoir, et les récurrentes apparitions de la Roue. Droite et ferme se tient la foi de saint Thomas, appuyée, sur une métaphysique plus savante que celles de l'Orient, une pompe et une splendeur qui surpassent celles du paganisme, unique dans son assertion que la vie est une aventure qui vaut d'être vécue, avec un grand commencement et une grande fin. Enracinée dans la joie primordiale de Dieu, épanouie dans le bonheur du genre humain, s'ouvrant sur le chœur colossal où les enfants du Très-Haut entonnent des chants d'allégresse, aboutissant à cette mystique camaraderie que présagent de vieilles paroles qui mettent dans l'esprit comme un air de danse sacrée : « Car il prend ses délices avec les fils des hommes. »

Il m'appartient d'être sommaire en matière de philosophie, bref — et court — quant à la théologie et d'un respectueux silence

sur les choses de la sainteté : l'une dépend de l'autre, et l'autre de la troisième. Autrement dit nous sommes devant une construction intellectuelle *chrétienne* et *catholique* qui demeure inintelligible autrement. Le frère Thomas baptise Aristote, qui eût été bien empêché de le baptiser, et c'est au nom du Christ que s'accomplit le miracle qui ressuscite le grand païen de la tombe. Ce qui se démontre de trois façons — selon l'exemple de notre auteur; et résume en quelque manière notre étude.

Première preuve : la vie de saint Thomas. — Nous y voyons que seule sa puissante orthodoxie pouvait couvrir une foule de matières qui eussent semblé hétérodoxes, de même que la charité couvre toutes sortes de maux. Son catholicisme personnel suffisait à faire admettre dans la place, sous bénéfice d'inventaire, son aristotélisme impersonnel. Il ne sentait pas le fagot, parce qu'il sentait la torche, cette torche embrasée que nous l'avons vu empoigner sous le coup de l'affront porté à sa morale catholique. Son parrainage valait contre tout soupçon : il se portait garant d'Aristote, il jurait que le vieil Hellène ne ferait de mal à personne, et le monde le crut sur parole.

Deuxième preuve : la philosophie de saint Thomas. — Nous y voyons que tout tourne autour du nouveau *motif* chrétien d'étudier les faits, distinctement des vérités. Le thomisme prend la pensée par ses plus humbles racines, l'apport des sens, les truismes d'évidence : qu'un sage païen eût pu tenir pour autant au-dessous de lui que les arts serviles. Mais l'humilité évangélique fait qu'un frère Thomas, au rebours du cynique qui s'enorgueillit de ne servir personne, ne se sent pas plus humilié d'analyser des sensations que de faire la vaisselle. Et si pour procéder selon Aristote, il faut s'attarder à l'humble bon sens et au concret des choses, il sera volontiers *servus servorum Dei*. Faute de comprendre cela, il n'y a rien à comprendre.

Troisième preuve — la théologie de saint Thomas. — Nous y voyons l'explication de tout le reste, la Vérité catholique. Elle apporte une raison nouvelle de considérer les sens et les sensations du corps humain avec une révérence qui eût étonné Aristote. C'est que le corps n'est plus cette chose morte que nous ont abandonnée Platon et Porphyre. Il a été pendu au gibet, et il est sorti du tombeau. L'âme a perdu le droit de mépriser les membres qui ont été les instruments du surnaturel. Platon peut dédaigner la chair, mais Dieu s'est penché sur elle, est entré en elle, l'a sanctifiée et bénie, comme est béni chaque sens à l'heure du baptême. « Voir, c'est croire », a cessé d'être une platitude depuis que les miroirs mouvants qui conduisent la lumière au cerveau humain ont éclairé Dieu lui-même sur la route de Béthanie et le chemin du Calvaire. Nos oreilles sont matériellement les mêmes que celles qui portèrent à la conscience divine les acclamations de la foule des Rameaux et les cris de mort de la foule du Jeudi Saint.

L'Incarnation imposait un retour au matérialisme : à la matière glorifiée. Du moment que le Christ s'était levé, Aristote pouvait bien se relever dans son ombre.

Telles sont les trois raisons de l'adhésion donnée par le saint à la philosophie objective. Elles sont grandes et fortes : je me demande cependant si j'ai su exprimer ce je ne sais quoi d'immense et d'ensoleillé qui baigne l'âme de saint Thomas; cette impression qu'il donne d'une vaste demeure aux fenêtres grandes ouvertes à la belle clarté du jour; ce tour *positif* d'un esprit et d'un cœur où circulent librement l'air, la lumière et la tiédeur merveilleuse du monde sensible.

Ceux de sa religion ont la tranquille audace de joindre à leur nom celui des plus terribles mystères, la Trinité ou la Rédemption; une sœur se dira « de l'Enfant-Jésus », un saint chargera ses épaules du nom de Jean de la Croix.

L'homme devant lequel nous sommes vaudrait de s'appeler *saint Thomas du Créateur*.

G. K. CHESTERTON.

(Adapté de l'anglais par Maximilien Vox.)

## Napoléon et l'idée d'Europe

Le prestige de Napoléon Bonaparte est demeuré vivace dans une époque où les hommes semblent se désaffecter des doctrines pour se contenter de subir d'élémentaires formules, pourvu qu'au service de ces mots d'ordre, s'agitent des personnages rassemblant dans leurs mains l'autorité totalitaire, synonyme d'ordre.

Ce culte renouvelé des héros, rendu quotidien par les rites du cinéma sonore ou de la radiodiffusion, aide à comprendre derechef Napoléon et sa destinée de dictateur exceptionnel, avec, parfois, la nostalgie d'un enregistrement de phonographe qui nous aurait conservé le son de sa voix et ses inflexions si caressantes lorsqu'il s'exprimait en italien...

Ce n'est pas à confesser que tout, dans sa personnalité, demeure sujet vivant d'intérêt. Il subsiste de ses conceptions stratégiques quelques axiomes, lapidaires dans l'expression et sans doute éternellement valables. Mais l'achèvement de la guerre 1914-1918 s'est précipité en dehors de tout précepte napoléonien, par la seule disproportion, enfin rendue écrasante, des forces en présence.

L'aspect du juriste, chez Bonaparte, tend lui aussi à perdre de sa valeur exemplative. La conception des codes impériaux, fondée sur le droit romain, certaines coutumes féodales et la prédominance du régime foncier, évolue profondément depuis le début de ce siècle, hélas! en s'alourdissant d'une infinité de lois de circonstances qui, à force de prévoir les détails, enlèvent aux textes les attributs essentiels de l'efficacité législative : la concision et l'ordonnance.

L'administrateur public conserve, par la permanence des traces de son œuvre, une indiscutable force de rayonnement. Certaines routes de Dalmatie, certains édifices hollandais, certains canaux espagnols et la France tout entière rappellent ce passage de l'Empire et l'œuvre administrative qui l'accompagnait.

Quant à l'homme politique, à son image, les dictateurs de notre temps : Lénine, Mussolini, Hitler, Mustapha Khémal, Pilsudsky ou Primo de Rivera, ont modelé leur tactique sur les enseignements de Machiavel...

Enfin l'aspect simplement humain de Napoléon n'a cessé de passionner les historiens, les littérateurs et les essayistes et chaque année des Mémoires nouveaux complètent une description perpétuellement recommencée...

Il n'est pas inutile, aujourd'hui, d'examiner un problème de politique générale chez Napoléon : sa conception de l'Europe, et d'y réfléchir.

L'IDÉE D'EUROPE ET L'IDÉE D'EMPIRE  
DANS L'HISTOIRE

Cette conception de l'Europe, dans la période qui va de 1789 à 1815, mérite d'être remise en mémoire parce qu'elle se place dans la ligne naturelle de l'Histoire.

La politique extérieure des puissances, entre 1789 et 1815, est traversée par trois grands courants : la lutte entre l'Ancien régime et la Révolution française; la lutte entre l'Angleterre et la France, maîtresse des bouches de l'Escaut; la lutte pour la domination impériale de la France sur l'Europe.

Cette volonté d'une puissance, en vue de la domination « impériale » sur l'Europe, n'était pas neuve en 1794, lorsque les troupes de la Convention débordèrent les frontières naturelles... L'idée

d' « Europe », comme concept de politique internationale, recule à travers l'Histoire jusqu'à l'Empire romain. Celui-ci avait été une réalité manifeste, mais qui s'était constituée très lentement; il a fallu des siècles pour en précipiter la destruction. Ce que nos manuels nous ont appris à considérer comme les « invasions des barbares » ne furent jamais de ces événements d'allure torrentielle, mais bien plutôt de lentes infiltrations. Dans ces siècles de la décadence, des gens ont vécu, des générations entières ont passé qui pouvaient se croire dans une période particulièrement reposée de l'histoire du monde.

L'empire effondré, la notion en a survécu sans jamais cesser de hanter l'histoire de l'Europe et l'ambition de ses grands hommes d'Etat. Elle est reprise d'abord par Charlemagne, associée au signe du Sacre par l'autorité spirituelle de Rome. Après Charlemagne, des siècles s'écouleront avant que puissent réapparaître des tentatives de reformer cette union de l'Empire réellement hégémonique et de l'Eglise. Sans doute subsiste le Saint-Empire de la nation germanique, bientôt en conflit d'ailleurs avec la Papauté. Mais sa puissance réelle va s'amenuisant jusqu'à ne plus conserver que les forces du souvenir.

Cependant les liens se créent, au Moyen âge, dotant d'une parenté spirituelle le Continent; liens intellectuels et religieux, tressés dans les universités, les monastères, les Cours et puis les bourses de commerce.

Un seul langage, le latin, sert de trait d'union aux artistes, aux étudiants, aux diplomates, aux hommes de Cour, aux négociants même, que rapprochent aussi l'identité de religion. A Edimbourg ou à Poitiers, à Ravenne ou à Utrecht, à Bonn ou à Florence, à Prague ou à Cracovie, pour une élite, la notion d'Europe existe et s'accompagne d'un certain sens de la solidarité européenne. Il faudra attendre la Réforme pour voir se briser ce premier faisceau d'idée paneuropéenne. Des liens subsisteront désormais entre intellectuels que les « nationalités » n'ont pas encore opposés, mais c'est une période d'éclipse, enténébrée par les guerres de religion.

Au cours du XVII<sup>e</sup> et surtout du XVIII<sup>e</sup> siècle, la notion intellectuelle de l'Europe recommence de s'affermir par des échanges plus fréquents. Il se constitue de nouveau une élite « internationale », dans les Cours surtout, à Versailles, à Postdam, à Turin, à Weimar, à Pétersbourg ou à Vienne. On adopte des étrangers ou des mœurs étrangères, mais tout le monde parle français. La culture française est prédominante et le français élimine petit à petit le latin, comme langue diplomatique. Les guerres n'y font obstacle qu'à peine. Les intellectuels se tiennent, résolument, au-dessus de la mêlée, et dans un temps où le service militaire obligatoire eût paru à tout le monde assez saugrenu, et pour tout dire, plutôt déshonorant! Nul ne songe à reprocher à Voltaire ses relations avec le roi de Prusse durant la guerre de Sept Ans.

Personne ne cherche à se qualifier d' « Européen ». On est cultivé, et cela suffit pour uniformiser les mœurs dans un raffinement puisé à des sources communes : humanités gréco-romaines, droit canon, littérature française classique.

Au cours des siècles, parallèlement et aussi parfois en antagonisme avec la notion de l' « Europe » et de l' « Européen », la notion de l'Empire sur l'Europe réapparaît, presque périodiquement. Elle s'est d'abord incarnée chez les ducs de Bourgogne; le Téméraire déjà songeait à ressusciter la Lotharingie, prélude à son accession au Saint-Empire, non plus seulement de la nation germanique... Avec Charles-Quint, et grâce au jeu des alliances de famille qui le constituent souverain d'un territoire étonnant, l'intention apparaît plus évidente, et, sans la résistance acharnée des rois de France, des protestants d'Allemagne, plus tard enfin de l'Angleterre élisabéthaine — car l'Angleterre sera toujours

contre la puissance européenne prépondérante susceptible d'ambitions maritimes... — sans ces résistances l'intention de Charles V devenait réalisation...

Louis XIV reprend pour son compte le rêve de la puissance romaine; il cherche, au delà des frontières naturelles, vers la Flandre ou l'Espagne, et vers l'Italie ou le Palatinat, la couronne de Charlemagne. La colation des puissances abat Louis XIV et impose un nouveau régime, celui de l'équilibre européen, aux antipodes de la notion d'Empire et qui en demeurera, désormais, et jusqu'à nos jours, l'antithèse victorieuse.

Tout le XVIII<sup>e</sup> siècle durant, le maintien de cet équilibre inspire les politiques, avec le jeu des alliances, celui des compensations territoriales à l'issue de chaque guerre, et sans que soient consultées les populations...

Lorsqu'éclate la Révolution française, l'Europe, c'est d'abord la communion des élites de l'Ancien régime, unies sous le signe d'une formation classique : elle relie Voltaire à Grimm, Goethe au prince de Ligne... C'est aussi l'équilibre européen qui a éliminé la dernière tentative d'Empire sur le Continent, celle de Louis XIV et de sa famille.

Les doctrines révolutionnaires de la France, avec leur caractère messianique, leur souci de nationalisme, modifient bientôt les positions acquises. L'équilibre européen est rompu, l'élite européenne scindée. L'objection de conscience perd ses valeurs...

Du point de vue français ce sera contre l'Europe, incarnée dans l'Ancien régime et la politique de l'équilibre européen, que s'inaugureront les premières campagnes défensives. Une fois l'envahisseur chassé du territoire, une fois l'Ancien régime lui-même attaqué dans ses retranchements, les Conventionnels se laisseront hanter par les souvenirs d'une tradition historique toujours efficace : le rêve de Sully, le grand projet de Richelieu, Louis XIV, les frontières naturelles, et, même au delà, le retour à la conception de l'Empire.

Il appartenait à Napoléon Bonaparte de jouer, lui aussi, sa chance, dans cette partie où les risques de perte l'emportent toujours sur les chances de succès...

#### ÉVOLUTION DE LA NOTION D'EUROPE CHEZ NAPOLÉON

La notion d'Europe et d'Empire chez Napoléon a, inévitablement, passé par plusieurs phases au cours de son extraordinaire carrière. Sa connaissance sensible et en quelque sorte touristique de l'Europe et des Européens, finalement très développée, lui conférait sur la plupart de ses contemporains une supériorité manifeste. Il faut s'y arrêter un instant pour saisir, par le rappel de son itinéraire de vingt-cinq années, la conscience qu'il dut finalement éprouver des lieux et des gens.

Les premières années d'une existence sans relief autre que les soulèvements de la Corse ne lui montrent que la France du Sud, méditerranéenne. Ses études, de formation strictement gréco-latine, ne lui permettent qu'une connaissance médiocre de l'anglais, plus infime encore de l'allemand. Il conservera toujours, de la sorte, cette supériorité que peut seul se permettre un génie d'obliger ses adversaires à s'exprimer dans sa propre langue. Sa géographie de l'Europe, réaliste, s'entame dès 1796, avec cette merveilleuse campagne d'Italie, marquée de soixante miracles et de combien d'aventures oubliées. Il poussera, par Milan, jusqu'à Florence et Ancône. A Campo-Formio il prend contact avec la diplomatie autrichienne, incarnation de l'Ancien régime. En 1798 il ne s'arrêtera qu'à Leoben, en vue du Semmering qui lui masque cette vallée du Danube promise à ses destinées.

Général en chef de l'armée d'Angleterre en février 1798, il passe une tournée d'inspection sur les côtes de la Manche, Calais,

Ostende, Gand, Anvers, Bruxelles, sans qu'une gazette locale juge cette visite digne d'un communiqué, même simplement mondain.

1798-1799, c'est l'expédition d'Égypte, chapitre « hors commerce », lui permettant une prise d'interview avec les Musulmans. Les années suivantes il voyagera peu, même après le coup d'État qui lui donne le consulat : parenthèse d'une campagne d'Italie, visite d'une fabrique de toile à Saint-Quentin; Lyon, en 1801, pour la présidence de la République d'Italie; octobre 1802, visite de la Normandie; 1803, voyage dans le nord et en Belgique, y compris Maestricht et Liège; en janvier 1804, le camp de Boulogne d'où il pousse de nouveau excursion en Belgique, Ostende, Mons, le palais de Laeken à Bruxelles et Aix-la-Chapelle pour la découverte des pays rhénans, car il rentre en France, via Crefeld, Cologne, Coblence, Mayence et Trèves-Luxembourg.

À l'automne 1805, campagne d'Autriche, c'est-à-dire Strasbourg-Munich-Vienne-Brünn, en Moravie. Le 24 septembre 1806, un an jour pour jour, départ pour la campagne de Prusse et de Pologne : Mayence-Wurzburg-Weimar-Berlin-Varsovie-Dantzig et pour finir le radeau de Tilsitt. À son retour il prendra soin de passer par Königsberg, Dresde et Leipzig, désormais l'Allemagne entière lui est devenue familière.

Novembre 1807, nouveau voyage en Italie; au printemps de 1808, voyage dans tout le midi et l'ouest de la France; septembre de la même année, Francfort et Erfurt, pour y rencontrer Alexandre. Un mois après, départ précipité pour l'Espagne, Bayonne, Burgos, Madrid et Valladolid. Et avril 1809 le retrouve en Europe centrale, pour la campagne de Wagram, par Strasbourg, Ratisbonne et Vienne.

En 1810, un nouveau déplacement en Belgique, avec l'Impératrice. Cette fois, les souverains s'embarqueront sur le canal de Willebroeck, arriveront à Anvers en bateau, y demeureront huit jours, poussant jusqu'à Middelbourg.

1811, année de répit relatif, mais tout de même en septembre voyage en Belgique et en Hollande, retour par Liège, Namur, Givet, Rethel et Reims.

Le 9 mai 1812 s'entame la campagne de Russie, qui l'amène par Kowno, Vilna et Smolensk jusqu'à Moscou. Il mettra neuf jours seulement pour revenir de Varsovie à Paris. Désormais sa connaissance de l'Europe est close. En 1815 les « Alliés » lui fourniront l'occasion d'un ultime voyage au delà des Tropiques...

De ce prodigieux itinéraire il faut retenir qu'en dehors de l'Angleterre, du Portugal, de la Hongrie et des pays scandinaves, Napoléon a parcouru l'Europe en tous sens. Il ne lui a manqué que Rome où il rêvait à un moment donné de se faire couronner.

Comment être étonné de ce que, ayant ainsi visité l'Europe entière, connu les dirigeants depuis Metternich jusqu'à Fox, depuis Alexandre I<sup>er</sup> jusqu'au Souverain Pontife, les généraux et les ministres, les prélats, les artistes et les philosophes, comment s'étonner de ce que Napoléon n'ait pas cherché à rassembler, sous une domination personnelle, ces gens et ces pays dont les différences ne lui apparaissaient que comme objet d'une fusion par l'emprise de son propre gouvernement?

Il ne se trouvait guère qu'en contact avec les élites; il retrouvait, partout, des héritages de la culture française du XVIII<sup>e</sup> siècle; il ne soupçonnait pas que le passage de ses troupes suscitait aussi, en Espagne, en Allemagne, en Italie, la naissance d'un autre sentiment.

#### LA NOTION D'EUROPE JUSQU'À L'EMPIRE

La notion de l'Europe politique, aux yeux de Bonaparte, évoluera au fur et à mesure de cette initiation aux choses et aux endroits et aux êtres. Jusqu'à ses victoires italiennes et l'organisa-

tion du proconsulat en Lombardie, et la paix avec l'Autriche, ses idées demeurent assez énigmatiques. Il lui faudra des ambitions plus aiguës, des possibilités, pour son imagination grandiose. Il n'est encore qu'un général heureux et la République en dénombre des douzaines.

Son premier programme politique, il l'exprimera à Talleyrand, après la campagne de 1797, alors que le Directoire, ne sachant plus que faire de lui et se méfiant d'une gloire trop populaire, l'investit du commandement d'une armée dite d'« Angleterre », fantôme permanent et à l'efficiencia de laquelle personne n'a jamais cru sérieusement.

*« Si l'on prend pour base de toutes les opérations la vraie politique qui n'est autre chose que le calcul des combinaisons et des chances, nous serons pour longtemps la grande nation, l'arbitre de l'Europe. Je dis plus, nous tenons la balance de l'Europe; nous la ferons pencher comme nous voudrions, et même, si tel est l'ordre du destin, je ne vois pas l'impossibilité à ce qu'on arrive, en peu d'années, à ces grands résultats que l'imagination échauffée et enthousiaste entrevoit et que l'homme extérieurement froid, constant et raisonné atteindra seul... »*

Et cet éloge du sang-froid intellectuel émane d'un homme de vingt-huit ans.

La France, à cette époque, maîtresse des frontières naturelles, de la rive gauche du Rhin et des bouches de l'Escaut, était, vraiment, arbitre des destinées européennes.

On sait que le Directoire aiguille alors Bonaparte sur la voie de garage de l'Égypte, dérivatif à son ambition personnelle et réalisation de ce projet de vaincre l'ennemi héréditaire, c'est-à-dire l'Angleterre, en coupant ses sources de ravitaillement. Dans les déserts palestiniens Bonaparte se complait à imaginer, déjà, une chevauchée qui le conduirait, à la tête de Coptes, d'Égyptiens, de Syriques et de Français, jusqu'en Perse, aux Indes, avec retour par Constantinople...

Seulement, contre la France épuisée, la deuxième coalition menace de faire réapparaître les spectres de 1792. Après le coup d'État de Brumaire qui lui donne enfin le pouvoir totalitaire, l'œuvre de Bonaparte s'inspire d'abord de préoccupations internes et pacifiantes. La trêve avec l'Angleterre — qui s' imagine qu'elle veut la paix — permet au premier Consul de se donner à l'œuvre de réorganisation d'autorité, d'ordre.

Par la force des choses on en était arrivé, de nouveau, à une manière d'équilibre européen, avec, cependant, pour la France, une hégémonie que personne n'avait connue, approchant, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'Ancien régime a repris contact avec Paris; l'Angleterre se permet d'oublier, quelques mois, ce pavillon tricolore qui flotte sur les quais d'Anvers...

De son côté, Napoléon, par besoin d'autorité et désir de la transmission de ses pouvoirs à des héritiers, laisse percer son vœu de restauration de l'Empire... Et l'Empire dans la tradition de Charlemagne, car il exige que le Souverain Pontife procède au couronnement...

Tradition de Charlemagne, tradition romaine aussi, sans que l'Empereur s'annexe ce titre que l'empereur François d'Autriche ne cessera de porter qu'au printemps 1806. Tout se passe cependant en dehors de la tradition française, car ni Saint-Senis, ni Reims ne verront le sacré. Quelques mois plus tard, à Milan, préfigure de l'unité italienne, il pose sur sa tête la couronne de fer des rois lombards, toujours dans la tradition carolingienne. C'est déjà bien davantage que la conception napoléonienne de la descendance assurée dans la famille, cette conception « corse » dont Frédéric Masson s'était fait l'historien; c'est aussi davantage que la conception de la France, assurant ses frontières naturelles contre l'Ancien régime et l'Angleterre, thèse dont l'illustre écrivain

Albert Sorel innervait tous ses ouvrages; il semble bien que dans l'esprit de l'Empereur selon la thèse de Driault s'élaborent des combinaisons plus vastes; dans les formules même il cherche à s'imprégner de cet esprit romain, impérial, qui doit, à un moment donné, restaurer dans l'Europe, jusqu'aux limites très reculées de la Chrétienté, la primauté d'un seul souverain, sacré, au service duquel s'organiseront les lois et vivront les peuples.

Cette idée se combine avec celle de la lutte contre l'Angleterre, à laquelle la réunion du camp de Boulogne donne une nouvelle orientation. La coalition, Napoléon le devine, reforme ses forces et Napoléon ne pense finalement pouvoir réduire l'Angleterre, et avec elle l'Ancien régime, que par l'instauration d'une communauté européenne sous son sceptre :

*« Il n'y aura de repos en Europe que sous un seul chef, un seul Empereur, qui aurait pour officiers les rois, qui distribuerait des royaumes à ses lieutenants... On dira que ce plan n'est qu'une imitation; que ces idées ne sont pas neuves; mais il n'y a rien d'absolument nouveau; les institutions politiques ne font que rouler dans un cercle et souvent il faut revenir à ce qui a été fait... »*

Leçon d'humilité en présence de la continuité de l'Histoire. Après Austerlitz le langage se modifie; les décisions portent la marque d'une volonté plus implacable. En quelques mois il installe Joseph, son aîné, sur le trône de Naples; Louis, sur celui de Hollande; Jérôme, sur celui de Westphalie; son beau-frère Murat, à Clèves; sa sœur Elisa, à Florence; suppression enfin du Saint-Empire de la nation germanique. L'Allemagne consent à se constituer en une Confédération du Rhin, sous son égide. Sans doute la Prusse et l'Autriche en sont exclues, mais l'Empereur apparaît de plus en plus ce qu'il assume déjà comme figure en Suisse : le médiateur.

TILSITT

L'année suivante, après avoir balayé la Prusse à Iéna, et commis l'erreur de la mutiler sans la rendre définitivement inoffensive, l'Empereur s'achemine pour la première fois vers les steppes de la Russie. Il est ressaisi par ses rêves de l'Égypte : conquête des Indes orientales.

Tandis que les armées, françaises et russes, qui, la veille encore, s'entre-tuaient, assistent aujourd'hui à des revues et des banquets, échantonnant leurs décorations... à Tilsitt c'est bien le partage du monde : l'Orient pour Alexandre, l'Occident pour l'Empereur, avec cette arrière-pensée que si l'Orient demeure à la Russie c'est en qualité d'allié de la France, contre l'Angleterre héroïquement obstinée dans sa lutte. Napoléon songe sérieusement à conduire avec Alexandre « brillant second » une expédition de 50,000 hommes, Français, Polonais, Russes et aussi un peu Autrichiens, par Constantinople, « qui ne serait pas arrivée sur l'Euphrate qu'elle ferait trembler l'Angleterre et la mettrait aux genoux du continent. Un mois après que nous en serions convenus l'armée pourrait être sur le Bosphore. Le coup en retentirait jusqu'aux Indes. »

N'est-ce pas une préfiguration de la route de Bagdad, que d'autres reprendront plus tard, contre la même invulnérable Angleterre?...

Tout s'enchaîne dans l'esprit de Napoléon : maintien des institutions révolutionnaires; lutte contre l'Angleterre; mais aussi idée romaine de l'Empire sur l'Europe. La Russie, c'est tout de même un peu l'Asie, et c'est vers l'Asie qu'il convient d'orienter ses ambitions. La politique de l'Europe occidentale ne variera jamais sur ce point, de même que le Japon renverra vers la Vistule, un siècle plus tard, le moujik trop entreprenant.

Et l'Empereur organise son Europe et il rencontre des obstacles imprévisibles. Les « lieutenants » qu'il a placés sur des trônes vacillants prennent trop au sérieux leur rôle. Ils considèrent qu'ils nourrissent des devoirs envers leurs sujets et des droits sur leur frère. A Naples, Joseph tient coterie. A Amsterdam, Louis tolère la contrebande. A Cassel, Jérôme, plus inoffensif, se rattrape en créant une Cour et des décorations d'opérette. A Dusseldorf, Murat, fils d'aubergiste, cherche des querelles au roi de Prusse et entend qu'il le qualifie de « cher cousin ».

Napoléon réagit mal contre ces entorses au plan directeur de sa politique. Il veut que ses lieutenants, vassaux sur les « marches » de l'Empire, accomplissent une besogne purement administrative, cherchent à modeler les populations, à unifier leurs institutions.

Il écrira ceci à Jérôme :

*« Ce que désirent avec impatience les peuples d'Allemagne, c'est que les individus qui ne sont point nobles et qui ont des talents aient un égal droit à votre considération et aux emplois; c'est que toute espèce de servage et de liens intermédiaires entre le souverain et la dernière classe du peuple soit entièrement abolie; les bienfaits du Code Napoléon; la publication des procédures; l'établissement des jurys seront autant de caractères distinctifs de votre monarchie; et s'il faut vous dire ma pensée tout entière, je compte plus sur leurs efforts pour l'extension et pour l'affermissement de cette monarchie que sur le résultat des plus grandes victoires. Il faut que vos peuples jouissent d'une liberté, d'une égalité, d'un bien-être inconnus aux autres peuples de la Germanie. Cette manière de gouverner sera une barrière plus puissante pour vous séparer de la Prusse, que l'Elbe, les places fortes et la protection de la France. Quel peuple voudra retourner sous le gouvernement arbitraire prussien, quand il aura goûté les bienfaits d'une administration sage et libérale? Les peuples d'Allemagne, ceux de France, d'Italie, d'Espagne désirent l'égalité et veulent des idées libérales. »*

Et l'implacable extension du système se poursuit. Pour résoudre les difficultés nées en Espagne et au Portugal par la guerre contre l'Angleterre, Napoléon profite de ce que la famille royale offre l'exemple d'une indignité privée sans précédent. Voici Joseph installé maintenant sur le trône de Philippe II, et l'Empereur se trompe, ignorant des réactions du catholicisme espagnol du particularisme catalan.

Pour des motifs économiques, il faut boucher toute issue au commerce avec l'ennemi. Après le blocus continental qui fait faillite parce que l'Europe ne trouve plus à exporter ses marchandises et a besoin d'or, l'Empereur instaure, déjà, le système des licences. On va désormais vendre aux Anglais, mais avec interdiction de leur rien acheter. Système draconien, par lequel on pompe toute la monnaie britannique et, en fait, aux environs de 1811, l'île traverse une crise monétaire sans précédent, mais au même moment on lui envoie du blé et on la sauve de la famine. Aucune fissure n'est tolérable dans pareille politique de siège. Par l'application de ce postulat, l'Empire s'étend sur toutes les côtes. La Hollande est annexée et avec elle les villes hanséatiques. Le Saint-Siège n'entend pas se plier au néo-gallicanisme de l'Empereur. Suppression de la cité vaticane.

Territorialement l'Empire atteint son maximum. Psychologiquement aussi, car l'Empereur résout le problème de la descendance en épousant la fille de François d'Autriche. Son héritier il le dote d'un titre révélateur : Roi de Rome! L'Empire, ce n'est plus la France, son centre géographique et occasionnel. Le centre intellectuel et historique, c'est la Rome, la Rome des Césars et la Rome pontificale, la Rome du Noël de Charlemagne.

## L'APOGÉE DE 1812

L'Empereur maintenant commande des rivages de l'Adriatique aux rivages de la Baltique; le baptême de son fils est fêté à Hambourg, à La Haye, à Madrid et à Naples comme un événement populaire et national. Seule l'Angleterre n'a pas désarmé, et, en même temps l'Espagne demeure un cancer à l'extension duquel cent mille cadavres, par an, ne peuvent suffire. L'Autriche et la Prusse n'abdiquent pas leur souveraineté. La Russie elle-même se détache petit à petit de l'alliance parce qu'elle ne se désintéresse pas complètement de l'Occident européen, parce qu'elle redoute une restauration de la Pologne et parce qu'elle constate que le blocus la pousse vers la ruine, pour l'exclusif apanage du commerce français. Et aussi parce qu'Alexandre veut miser sur un autre tableau...

Napoléon, qui comprend toutes ces raisons, juge que, seule, la force réduira une fois de plus les Moscovites, les refoulera vers l'Orient, les contraindra à l'alliance passive. Et pour réduire cette Russie, Napoléon mobilise l'armée de son grand empire, c'est-à-dire une armée européenne.

Dans ces huit cent mille hommes, sous l'uniforme français et derrière les aigles françaises, on trouve non seulement des paysans de la Beauce et des Parisiens, mais encore des Wallons et des Flamands, des Allemands de Rhénanie, des Piémontais, des Toscans, des Romains, des Hollandais et des Suisses; voici le régiment illyrien et le régiment croate; voici les Portugais, les Espagnols « josphistes »; voici le 33<sup>e</sup> léger, composé de déserteurs de vingt-cinq nationalités différentes; un corps est formé de Bavaois, un autre de Saxons, un troisième de Westphaliens; il y a des divisions wurtembergeoises, badoises; des régiments de la Confédération du Rhin, de Clèves, de Berg, de Hesse, de Francfort; quarante mille Polonais cotoient quarante mille Italiens du roi Eugène; un corps autrichien qui comporte aussi des Hongrois, des Tchèques, des Tyroliens et des Yougoslaves; un contingent prussien; un corps danois se tient en réserve.

Et pour finir voici les Napolitains du roi Murat, qui comptent dans leurs rangs des nègres, des Maltais, des Corfiotes et des Syriens, et qui ont traversé l'Europe, du Sud au Nord, pour venir grelotter sous les neiges de Königsberg et mourir, tous, sans tirer un coup de fusil.

Au moment où l'Empereur entame cette campagne suprême : « la dernière campagne » — car c'est toujours la dernière campagne, la dernière guerre, le dernier effort, financier, militaire ou simplement humain que l'on réclame des peuples — Napoléon écrit à Fouché :

*« Ma destinée n'est pas accomplie. Je veux achever ce qui n'est qu'ébauché. Il nous faut un Code européen; une Cour de cassation européenne; une même monnaie; les mêmes poids et mesures; les mêmes lois; il faut que je fasse de tous les peuples de l'Europe le même peuple. Voilà, Monsieur le Duc, le seul dénouement qui me convienne. »*

Quelle anticipation émouvante sur les chimères les plus contemporaines.

L'Empereur, en demandant à des milliers de soldats, illettrés mais non plus mercenaires, de l'aider à accomplir cette œuvre, qu'ils ne pouvaient même soupçonner dans sa conception, en viciait véritablement toutes les bases. Les nationalismes, suscités par lui, après que la Convention et les principes de 89 en avaient jeté les semences, ces nationalismes allaient prendre maintenant leur revanche et rendre impossible cette idée des Etats-Unis d'Europe en un temps où le génie d'un homme était susceptible de les réaliser.

« Et ce seront ces principes qui, moins de deux années plus tard ramèneront les Cosaques et leurs chevaux boire dans les bassins des Tuileries! »

L'Angleterre, l'Ancien régime, l'équilibre européen reprennent le dessus et écartent la notion romaine de l'Empire sur l'Europe.

A Moscou, dernière étincelle. Certains soldats écrivent à leur famille : « Nous partons pour les Grandes Ines. Ce sera une fameuse trotte »...

Les deux années suivantes, Napoléon s'accroche encore à l'idée impériale, et, de même qu'il ne veut pas céder sur ses conquêtes, de même il redoute que leur anéantissement ne signifie le retour à l'Ancien régime.

Cependant, il laissait, partout éparses, de telles marques de son œuvre, que cette survivance comporte un hommage posthume à la grandeur intelligente de ses ambitions. L'Europe des Alliés de 1815 ne pourra empêcher l'expansion des idées libérales françaises.

## CONCLUSIONS

Et voici achevée la course. L'idée d'Europe, chez Napoléon, s'ébauche, timide, insignifiante. Ce n'est d'abord, pour lui, qu'une « taupinière ». Mais la primauté de la France, dès 1796, lui inspire des plans.

Lorsqu'il s'agit de restaurer, pour son bénéfice et celui des siens, le principe monarchique, sans hésiter il prendra le titre Impérial et y joindra l'investiture du Sacre. L'Empire atteint son apogée en 1811, mais, d'une part, l'Angleterre, incarnation de l'Ancien régime et de la continuité de l'équilibre européen ne se laisse pas abattre; d'autre part, les « patries » nouvelles, Allemagne, Italie, Espagne, s'éveillent et prennent conscience de leur nationalisme. Après les débâcles de 1813-1814 subsisteront les traces matérielles de l'épopée, et aussi les principes libéraux et des institutions, témoins à côté des monuments, des routes et des canaux.

Il n'est pas inutile, et c'est la meilleure conclusion, de dégager maintenant, de tout cela, l'idée d'Europe aujourd'hui.

Après les traités de Vienne, la tradition a repris sa place; elle n'est cependant plus seule inspiratrice des politiques. Une doctrine nouvelle en politique extérieure, le nationalisme, amène, à un moment donné, de nouvelles convulsions guerrières. La notion classique de l'équilibre européen ne disparaît d'ailleurs pas, car le jeu des alliances entre grandes puissances la perpétue. Le principe du droit des nations de disposer d'elles-mêmes, à la base de la reconstitution de l'Italie, puis de l'Allemagne, bismarckienne, domine la structure politique de l'Europe jusqu'à la guerre de 1914 et le traité de Versailles lui a donné sa consécration finale et en quelque sorte définitive.

Par contre la notion de l'Empire sur l'Europe n'a reçu aucune consécration valable durant ce XIX<sup>e</sup> siècle, à peine une esquisse, d'ordre économique, au bénéfice de l'Allemagne de Guillaume II, dans l'immédiat avant-guerre. Il est peut-être difficile de déduire de ce règne, marqué par d'incessantes fautes de diplomatie et un manque complet d'équilibre organique, que Guillaume II ait été obsédé par le désir de reprendre pour son compte la tradition impériale au bénéfice de la race allemande.

Quoi qu'il en soit, pareille entreprise demeure, désormais, proprement irréalisable. Les courants profonds de la politique, et de l'économie politique aussi, y opposent des obstacles d'airain.

Une fois la guerre achevée, sur l'Europe continentale se sont développées deux tendances antagonistes : d'une part, le nationalisme; d'autre part, le fédéralisme européen. Le nationalisme est devenu le levier essentiel de la lutte contre le marxisme. Plus aucune doctrine n'est susceptible de galvaniser une population

européenne et toutes les tentatives de restauration de l'Ordre ou de l'Autorité, dans les collectivités trop démocratisées ou marxistes, ne peut plus s'appuyer que sur ce mot magique. Et les peuples, lassés de démocratie, exigent d'ailleurs qu'un chef, surhomme, incarne cette résistance « nationale ». Pareille notion nationaliste s'oppose à la notion de l'Empire sur l'Europe, mais elle applique, strictement, les principes de l'Empire à l'intérieur des nations, notamment la dictature et la doctrine de l'Etat totalitaire.

A côté de cette vague de nationalisme, on assiste à l'éclosion de mouvements fédéralistes européens nés d'une part des souvenirs de la guerre et d'autre part de phénomènes économiques impressionnants. Jamais l'interdépendance économique des grandes entités du monde : Amérique, Empire britannique, Russie des Soviets, Japon et Europe continentale, n'est apparue aussi écrasante. Dans un monde compartimenté à l'extrême, rapetissé par la suppression des distances et le progrès machiniste, à l'internationalisme du confort et des affaires s'oppose le nationalisme des gouvernements et des sentiments populaires.

Société des Nations, Union européenne, Pan-Europa, Jeune Europe, Action européenne, pactes d'assistance, traités de non-agression, d'assistance mutuelle... tout cela cherche, vainement d'ailleurs, à lutter contre le raz de marée du nationalisme. Quelle étrange évolution, ainsi, de cette conception de l'Europe, et combien éloignée de la conception napoléonienne : les nationalismes, conscients, organisés, à l'intérieur, sur le modèle de l'Empire, et seul facteur de résistance contre le marxisme. L'euro-péanisme, avec tous les essais de fédération économique. D'une part le souci de maintenir la tradition de la race; d'autre part, les échanges matériels de plus en plus fréquents.

Il y a là les deux branches d'une contradiction dramatique, l'une des plus graves parmi celles qui ébranlent actuellement la société et son organisation du capitalisme.

Naguère s'affrontaient deux tendances : l'Equilibre européen ou l'Empire sur l'Europe : ces notions s'estompent. Ce fut le lot de Napoléon I<sup>er</sup> d'avoir, le dernier, résolument tenté de faire triompher cette restauration de l'Empire romain sur l'Europe.

JEAN THEVENET.

## Souvenirs...

### Visite à Anatole France

Un journal m'avait envoyé interviewer Anatole France à la Béchellerie, sur l'Hôtel de Sens, acquis par la ville de Paris. On projetait d'en faire un « Musée à Jeanne d'Arc ».

Un jeune mutilé de guerre vient me chercher à la gare de Tours. Il me mène à travers bois, au manoir de M. Bergeret. C'est le printemps fantasqué de la Touraine. « Il pleut, il fait soleil. Le diable bat sa femme et marie sa fille. » Avril rit dans les joailleries de l'averse. Nous voici au portail de la maison historique.

Le patriarcat est bien gardé! Abois de chiens. Grognements de concierge. Grincements de chaînes, de clefs, de cadenas. Les portes de tôle s'entre-baillent et laissent voir une face rébarbative. On nous suspecte. On nous inspecte. On reconnaît le mutilé qui se donne pour le secrétaire d'Anatole France. On parlemente. On referme les portes de fer et l'on s'en va aux ordres, au pavillon.

Les ordres sont favorables. Nous suivons le cerbère dans l'herbe mouillée. De la pelouse, nous apercevons une façade Louis XV à grandes combles, un petit perron. On a habillé la porte d'un châssis

de serre. Le vitrage embué est pavoisé de trophées bizarres et antiques : statues de saints, bannières, reliquaires... Cela rappelle la chapelle, l'antiquaire, la serre et le fripier.

Nous voilà dans la salle à manger. Tant elle est vaste qu'elle paraît démeublée. Elle est sonore comme un coffre de piano. Le moindre bruit fait écho. Entre par les quatre fenêtres — deux au levant, deux au couchant — un jour d'orage, chargé d'inquiétude et de disgrâce. Et l'on discerne, près de la cheminée, tapie et ronronnante comme une chatte au fond d'une bergère, Madame.

Elle a des mules de satin, des bas de coton rose, un peignoir japonais, bleu « œil-de-roi », à carpes d'argent frétilantes. Elle joue à la petite fille qui boude. Durant l'entretien, elle gardera le bec cousu. Elle semblera dire : « C'est contre mon gré que l'on vous reçoit. Mais je suis bonne princesse : je ne vous vois pas : je continue ma sieste. »

Et elle se fripera, se défripera, virevoltera, nous montrera son ennui, ses carpes d'argent et ses mollets encotonnés.

L'ennui, un ennui rustique, massif, archéologique, emplît cette pièce, aux murs décorés de ruines d'Hubert Robert. On ne peut éternuer sans percevoir cinq ou six fois, en écho, la plainte nasale. On ne peut s'asseoir sans faire gémir un siège précieux, réformé et d'un autre temps. Sur la cheminée, à la place d'honneur, un buste de Jean-Jacques, le grand enrhumé. Sur une console, un potiche de la Chine, bleu céladon, glacial, et dont le gel implacable donne le coryza.

Embrassades obligatoires :

— Mon cher enfant! mon cher fils! Voici un jour à marquer d'une pierre blanche... Je vous ai retrouvé... Là, plus près de moi... Ce que je pense d'un Musée Jeanne d'Arc, à l'Hôtel de Sens? C'est une idée géniale. Les Parisiens ne voulurent pas de la Pucelle en 1429 : ils lui doivent une réparation. Que mettrez-vous dans le musée? Toutes les reliques de la vierge guerrière sont fausses. Tous ses portraits, des horreurs. Cette grande figure n'a jamais inspiré que des imbéciles... Vous y mettrez un conservateur. Ce sera vous, mon enfant : vous serez le puceau de la Pucelle. A Orléans, vous le savez, pour les fêtes, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, on habillait en pucelle un garçonnet. On le remplaça, au XVIII<sup>e</sup>, par une rosière. » Je vous donnerai quelque chose pour votre musée. J'ai une belle tapisserie — un des Gobelins de la série d'après les estampes d'Abraham Bosse. C'est une belle pièce. Je l'ai eue pour rien. Elle représente le Sacre avec les évêques. Ça ne ferait pas mal à l'Hôtel de Sens... Je garderai le Sacre parce que je suis vieux, et que je ne le retrouverai plus... Et vous qui êtes jeune, vous n'avez qu'à chercher. Mais je vous donnerai un des boulets que les Parisiens envoyèrent à Jeanne d'Arc quand elle se présenta à la porte Baudoyer, armée de sa bannière imagée. J'ai plusieurs de ces boulets... Ils sont en pierre. On les découvrit sur la place de la Bastille, lors des travaux du Métropolitain... Les ouvriers syndiqués qui savaient que je faisais une Jeanne d'Arc m'en offrirent trois ou quatre. C'est touchant, mais ce n'est pas beau. Ils sont là-haut dans le grenier. Je vous en céderai une paire. Le difficile, c'est de les retrouver : c'est un capharnaüm...

» Vous dînez avec nous, ce soir? Non? Il faut repartir pour votre article? Ah! tant pis pour nous? Tant mieux pour vous. Vous eussiez chichement mangé. J'ai un cuisinier à la place de Joséphine, et il me vole, mon ami. Il me larronne, il me friponne... Et si bêtement, que je m'en aperçois. Pourquoi je ne le mets pas à la porte? Parce que son successeur en ferait autant. Et peut-être davantage. Vous voudriez retrouver à l'office, la bonne foi, exilée de la terre?

» Les meubles ne sont pas mal... Ce buste, j'en ai trouvé à Tours, chez un antiquaire, plein de sagacité et d'érudition; mais qui donne dans les aberrations grecques.

» Anecdote Benvenuto Cellini... Anecdote Casanova... Anecdote Brantôme... »

La pluie tombe, avec les traits historiques. La pluie, la nuit, l'ennui, la calomnie... J'ai le cauchemar de revivre les années perdues. Le désir me prend, douloureux, impérieux, de crier, d'ouvrir la fenêtre, de renouveler l'air, de bondir sur la pelouse, accablée de mythologie, de franchir le saut-de-loup, de m'évader vers la vie...

Il faut faire le tour du propriétaire. Dans le couloir à l'ombre d'un débris antique, il me glisse à propos de mon compagnon :

— Il n'a jamais été mon secrétaire : c'est le fils de mon entrepreneur. C'est un héros. Il fait les courses.

Voici la chambre de Madame : toile de Jouy, éventails, bibelots d'écaillé... Voici la chambre du Maître avec le lit Directoire. En camaïeu, on y a peint l'Amour allumant le flambeau de l'hyménée.

— Le flambeau de l'hyménée était éteint... La peinture était écaillée. Je l'ai fait rallumer. A mon âge, on a besoin de flambeaux.

Sous la conduite de notre immortel cicerone, nous visitons pièce à pièce ce musée de Cluny. Pas un meuble, pas une toile contemporains ! Les tables de nuit sont à trèfle et à pieds chantournés. Il est en quête d'un vase d'étain ou de cuivre, comme il en a vu sur les anciennes estampes. C'est alors qu'il fera bon dormir...

Dans le répit de l'averse, nous parcourons le jardin.

— Là, mon enfant, au centre de la pelouse, il y avait un cèdre centenaire et débonnaire. Il était toujours en rumeur. Il enchantait les nuits et les orages. Je l'ai fait arracher... C'était un anachronisme ! Le logis est du plus pur XVII<sup>e</sup> siècle. Et le cèdre a été apporté, en France sous le Consulat, par Jussieu, dans son chapeau. J'ai été impitoyable. Madame ne voulait pas. Sur la terrasse, elle conserve encore deux magnolias dont le feuillage, vernissé et oriental, offusque le beauté tourangelle. Elle y tient comme à son gésier. J'ai cédé. Mais j'ai dit au jardinier en lui glissant la pièce : « Versez des saligauderies au pied de ces arbustes... » Et ils dépérissent.

Visite au « fournil » au bout du jardin.

La façade est incrustée de débris antiques. Cela rappelle les chapelles funéraires.

— Nous logeons là les invités de marque, S'il vous plaît y prendre gîte...

A l'intérieur, le bric-à-brac est à l'unisson de la façade. Rien de l'antique ! Cela empoisonne le chanci.

Nous revoilà dans le jardin. Nous suivons le Maître qui trottine sur la pelouse tondue et dont la robe de chambre effleure le gazon. Il la retousse coquettement, à la manière des femmes d'âge et des ecclésiastiques.

Nous allons à un autre pavillon, à l'extrême bout de la propriété. Il en a fait son cabinet de travail. M. de Buffon avait sa tour. A la « Vallée-aux-Loups » Chateaubriand avait sa maisonnette au fond du parc. Flaubert avait son gueuloir. Il faut une cellule à l'écrivain.

La cellule du patriarche de la Béchellerie est massive, carrée, à hauts combles d'ardoises. Sans doute est-ce l'ancien logis du garde !

— Avez-vous remarqué la girouette ? C'est la plus belle du pays. C'est un dragon... Il y a des armes... Elle est authentique... Je l'ai découverte à Paris, rue de l'Abbaye. Comme elle fait bien ! J'en suis un peu vain...

— Marque-t-elle les vents avec exactitude ?

— Que m'importe ? Je ne m'inquiète pas des vents ni de la pluie. Elle est belle...

Une cheminée antique, une table antique, des tapisseries à mythes et à mites... Et les murailles sont redoublées de livres anciens. Pas un ouvrage moderne ! Pas une couverture fraîche ! Mais

toutes les gammes de maroquin royal, du veau écaillé, porphyre... On marche sur les in-folio.

— N'est-ce pas que vous seriez bien ici pour travailler ? Il y a tout ce qu'il faut, comme à Paris. Tenez, de ce côté : Voltaire, Bayle, Pasquier. Là, les Conciles, les *Acta sanctorum*, la bibliothèque de l'Ecole des Chartes... Ah ! petit gourmand, je vous mets l'eau à la bouche !

Il ouvre un carton d'estampes. Il fait quasi nuit, mais il connaît par cœur ces images qui servent de thèmes à ses broderies érudites.

J'ai la terreur de coucher là. De cette friperie archéologique s'exhale je ne sais quoi d'irrespirable.

— Mon cher Maître, le train n'attend pas... Il me faut être à Paris demain matin, pour l'article.

— Mais il pleut, à seaux, à tonne.

— Je ne crains pas la pluie. C'est d'ailleurs pluie de printemps. Elle caresse.

Il m'offre à dîner. Il m'offre même l'hospitalité, mais il ne pense pas à m'offrir un parapluie.

Fuite éperdue dans les bois tressaillants.

A nous voir courir sous les lances de l'averse, les Tourangeaux nous ont pris sans doute pour des braconniers traqués ou des prisonniers évadés.

## Visite à Barrès

C'est au collège que j'ai entendu sonner, pour la première fois, ce nom de Barrès, qui éveille, aujourd'hui, un écho mélancolique, dans mon cœur. Je suis pensionnaire à Saint-Stanislas. Je fais ma rhétorique comme on la faisait alors, avec enthousiasme. Il y a les raciniens ; il y a les cornéliens : les raciniens sont pour Fénelon et les cornéliens pour Bossuet. Je suis pour le Cygne de Cambrai et pour le Cygne de Château-Thierry, de Port-Royal et de la Fontaine romaine d'Uzès. Par les externes, avec les cigarettes, nous arrivent les nouveautés littéraires. Dans l'étude des « Grands » on se glisse de pupitre à pupitre et l'on dévore, à demi asphyxiés sous le couvercle de sapin, le nouveau roman qui met en rumeur les intellectuels nîmois : *Le Jardin de Bérénice*. Ce jardin fleurit chez nous, à Aigues-Mortes. Notre patriotisme de clocher est, à la fois, inquiet et flatté : « Qu'est-ce qu'il dit, ce Barrès, des gens du Gard, à demi Romains ? Et de quelles couleurs ceint-il la cité médiévale, qui ouvre son frontispice romantique sur l'aventure des Croisades ? »

J'ai le livre à mon tour de bête : je n'y comprends rien. Je raille, je bâille... Ce n'était pas la peine de venir de si loin pour écrire des pages si maussades. On dit que Barrès a fait le voyage d'Aigues-Mortes pour se documenter sur place. Il eût pu rester à Paris ! Sous sa scabreuse plume, la miraculeuse miniature, conservée dans le sel, l'iode et la fièvre, s'est déflourie en une charade philologique, électorale. Et le style ? Peut-on appeler style ces façons de dire bizarres, dont on ne trouve aucun échantillon dans nos anthologies patentées ? Les honnêtes gens — les gens qui ont fait leur rhétorique — n'écrivent pas ainsi !

Quelques années plus tard, à Paris, je prends à cette bibliothèque Ollier qui alimente mes nuits les *Déracinés*, dont on parle beaucoup en ces jours-là. J'ai peine à finir le livre. Cette histoire de turquoises sanglantes me fait penser à un roman-feuilleton. J'en veux à Barrès de son titre. Suis-je pas moi-même un « déraciné » ?

Et puis, j'entre chez France avec ma pacotille, royale, médicale, sacerdotale. Et il ne se passe jour qu'on ne colaphise Barrès : c'est un rite, comme *Bénédictité* et *Grâce*. On le mâchonne le matin devant la cour anarchiste. Le soir, on le mordille, chez Madame, devant les ventres dorés et les Excellences.

« Barrès, a-t-on remarqué, s'occupait beaucoup de France. » Je puis répondre avec tous les familiers de la villa Saïd : « France

ne s'occupait pas moins de Barrès. » L'un et l'autre poussaient la hantise jusqu'à contrefaire l'adversaire. Enchifrenés tous les deux, ils sollicitaient encore leurs nez chevalins, pour charivariiser l'ennemi intime : c'était une émulation d'enchifrement. Ils s'étaient fréquentés *in illo tempore*. France avait égaré un manuscrit du jeune Barrès — l'aventure était assez commune. Ils avaient eu de l'amitié, mais elle avait sûri. Il en restait toutefois une sorte de gratelle mutuelle, un besoin d'épigrammes. Peut-être était-ce une forme de l'amour contrarié?

Madame, elle, avait un certain goût mondain, pour Barrès : une Demange hantait le salon de l'avenue Hoche. Et France en ces jours-là allait à l'Académie. Il en rapportait des histoires à son Egérie. Elle eût voulu l'amener à voter pour l'auteur des *Déracinés*. Il finit par promettre, mais il était instable dans ses promesses.

Barrès vint un matin, villa Saïd, faire ses « bassesses académiques ». Il y avait une hiérarchie des audiences : les révolutionnaires, on les recevait au grenier; les éditeurs et les ministres, au premier étage, à la bibliothèque; les gens de distinction, dans le salon d'en bas, où souriait une Vierge assise, fausse et italienne, plus grande que nature. C'est aux pieds de la Madone enluminée que Barrès, froncé et faisandé, débita son couplet. France l'écoutait, drapé dans son ample robe de chambre, et pareil à quelque mamamouchi de comédie, avec, sur les tempes argentées, le foulard ramagé, à cornes. Il jouait de ses bésicles, en chaussait son nez bourbonien, flairait le néophyte, puis remettait les lunettes à l'étui, dégoûté. Barrès expliquait sa stratégie académique. Il eût voulu s'asseoir, mais il n'y avait que des cathèdres, faites pour des prélats italiens, enjuponnés de chapes : il se fût noyé dans le velours de ces trônes. Je le vois encore, accoté à un guéridon vénitien, qui, portait le masque mortuaire de Napoléon. Il y avait quelque ressemblance entre le bronze sur lequel il égarait sa main distraite et la face fiévreuse du candidat.

France lui dit : « Votre élection est certaine. »

— Mon cas est bizarre, répliqua Barrès. La droite de l'Académie me prend pour un anarchiste, et la gauche croit que je suis un clérical.

Alors, cette phrase glissa dans la barbe du père de Thaïs, comme vipère dans la neige : « La gauche le croit avec trente-deux millions de Français. » La conversation gela et cassa. On se fit des mamours devant la Vierge dorée. Pareil à un potache libéré d'une colle, Barrès s'évada.

Il fallut rendre la corvée.

Escomptant la sieste de Barrès, nous y fûmes un jour d'été, au sortir de table. Il n'y a pas très loin de l'avenue Hoche au boulevard Maillot. C'était en juin ou en juillet. Le boulevard ruisselait de lumière et de poussière. Tout le long du chemin, France mit Barrès en chair en pâté. Et de nasiller, et de l'imiter : « Cet Auvergnat maquillé en Lorrain, ne savait rien, ni « A », ni « B ». Il n'avait aucun bon sens... Il ignorait la politique et l'orthographe... Il était inapte aux idées générales et à l'amour... C'était le prince des donneurs de galimatias... En littérature, il faisait ce que font les barbouilleurs en peinture : il strapassait. Il brouillait les couleurs, comme Delacroix, qui écrase des tubes pour dissimuler l'improbité de sa composition. Comment un si pauvre sire était-il arrivé à faire parler de lui, à conquérir les jeunes, à briguer l'Académie, à forcer les honnêtes gens à lui rendre visite, un jour si ensoleillé, où il eût été si agréable de courir les antiquaires et les bouquinistes...? »

Nous voici à la grille, enguirlandée de lierre, qui donne à l'hôtel de Barrès un air à la fois préfectoral et funèbre. Nous traversons le jardin aride. Sur le degré, Anatole France, braque son bristol comme un pistolet. Nous sonnons? Le valet de chambre apparaît, méfiant et discourtois. Il toise cet homme d'âge, modique en ses habits. Il flaire le quémendeur.

— M. Maurice Barrès est-il visible?

— Non, répond orgueilleusement le frontin : on ne le dérange pas à cette heure.

— Excusez-moi, mon ami. Remettez-lui ceci quand il sera temps. Et de me prendre par la main. Et de dégringoler les degrés. Et de bondir sur le gravier. Et de franchir la grille comme un marathon. Et de gagner une rue latérale, pour dépister le valet dont France décèle, derrière nous, le retour pénitent.

\* \* \*

Il a fallu le voyage de Buenos-Ayres et la guerre pour que j'entrasse chez Barrès. Je n'étais pas très à mon aise, mais ma haine s'était apaisée. Je ne croyais plus que Barrès fut le dernier point de la littérature française ni France le premier. Il s'agissait d'une *Revue de Jeanne d'Arc* que nous devions fonder et qui, comme beaucoup d'autres espérances, avorta dans l'œuf. Le logis du père de *Colette Baudoche* contrastait du tout au tout, avec celui du père de *Thaïs*. Chez Bergeret, régnait la pénombre, ou, comme il disait, le matagrabolisme. Vous eussiez pu fouiller de la cave aux combles la villa Saïd, vous n'eussiez pas déniché un meuble, un livre, un tableau... contemporain. Tout jusqu'au pot-de-chambre, datait, pour le moins du Directoire. Le bric-à-brac, au reste, était organisé avec un désordre prémédité. Cela rappelle les crocodiles empaillés, les alambics du docteur Faust et la chouette des sibylles, tireuses de cartes et de tout ce que l'on veut. Et l'acteur était digne du décor. Il excellait à figurer, à contre jour, dans des costumes archaïques. Les anarchistes accouraient de toute la terre, avec des bombes plein leurs poches, pour consulter le maître sur la cité future et les temps meilleurs... Ces hérissés étaient tout ébahis de dénicher France en estampe d'Albert Dürer, en Saint-Jérôme. On cherchait sous la table, aux pieds tournés, le lion familier : il n'y avait qu'un tapis de Turquie et une bouillotte.

Chez Barrès, il y avait un aigle sous les pantoufles du maître. Un aigle de bois... Je n'ai jamais su à quoi servait cette pédale impériale. Mais il y avait aussi un chien de chair et d'os, furibond, qui remplissait l'atelier d'abois et de puces. Surgissait comme une fleur volante, une petite fille gracieuse, qui riait de ses yeux, de sa bouche, de ses fossettes. C'était, je crois, une nièce de Barrès. Il expliquait : « La mignonne a entendu des voix, comme Jeanne d'Arc. Ces voix lui disaient : « Sois avenante! » Et voyez! elle obéit. Elle sourit à tout et à tous. Et tout lui sourit. »

Quelle différence! Chez Anatole France, pas un animal, pas même un chat! Ses illustrateurs ont imaginé de toutes pièces l'« Hamilcar, gardien de la cité des livres ». Ils en ont fait un angora, canonique, dans son aumusse bariolée. Il est temps de dire la vérité : M. Bergeret détestait les chats et les enfants. Un jour Joséphine le mit en présence d'une nourrice, pavoisée comme une frégate, qui tendit à son vieux nez sceptique, sur un coussin de dentelles, le plus mignon des poupons. « Emportez ce bâtard!... »

Arrêtons-nous et laissons les enfants : cette histoire est trop triste. Passons au chat.

Dans sa cuisine, la fille-servante, affolée par les antiquailles, avait recueilli une chatte en gésine. La minette fit ses petits tout blancs dans le charbon. Et Joséphine était aux anges. Mais voilà qu'un des chatons s'en va décharger son petit ventre innocent sur le grand fauteuil à tapisserie de cigognes et de licornes de l'illustre écrivain, lequel, venant à trôner pour ses lentes écritures, s'avise d'une humidité inaccoutumée... Vous entendez d'ici ses cris! Tendant à Joséphine sa main pleine de bran : « Qu'est-ce que c'est que ça? » Et elle, sceptique comme Montaigne :

— Que sais-je!

— Comment, que sais-je! Il y a un chat ici, Joséphine?

— Non, monsieur. Monsieur n'en veut pas.

— Alors, qui s'est qublié sur mon fauteuil? Vous?

Chez Barrès, le chien lutinait; la petite fille folâtrait. Tandis que nous nous entretenions de la Pucelle d'Orléans, par la fenêtre

ouverte entraînent le soleil et la vie. Le tramway scandait les heures. Des barrissements venaient du Jardin d'Acclimatation. Le décor n'avait rien de spécieux. Il était planté à la diable. Quelques dessins, quelques tableaux, quelques livres... Pas le moindre matagrolisme! une probité bourgeoise, cossue, ingénue... On était à Maillot; on n'était pas à Cluny ou à Carnavalet.

De cette voix enchifrenée que France imitait et qui imitait France, Barrès me questionna. Il s'agissait de la fête nationale de Jeanne d'Arc.

Que serait cette fête, à la fois religieuse et laïque? La République manque d'imagination dans ses kermesses: pavois, cortèges, lanternes vénitienes... Mais il y avait déjà des flics, des bannières tendres, des drapeaux tricolores, des processions d'enfants et de fleurs... en l'honneur de la vierge au grand cœur.

L'embarras de Barrès était visible :

— Jaurès m'avait averti. « Votre fête, me disait-il à la Chambre, sera surtout célébrée par les ivrognes, sur le zinc. Vous allez fourrer Jeanne d'Arc au bistrot! »

Je lui répondis : « Vous y avez bien fourré la République! »

Evidemment, il serait déplorable d'organiser en mai un second 14 Juillet. Mais que faire? Peut-on obliger les indévots, dévots de la Pucelle, à aller à la messe ou aux vêpres? Prononcer des discours? Cela n'est pas bien neuf!

— On pourrait, insinuai-je, organiser, dans les théâtres subventionnés des représentations johanniques. Ainsi à la Comédie, on jouerait, faute de mieux, la tragédie de Soumet... A l'Opéra, le drame de Gounod...

— Ce sont des friperies!

— Pourquoi n'organiserait-on pas un concours de pièces, oratorios, poésies... en l'honneur de Jeanne d'Arc? Les prix seraient distribués le jour de sa fête.

— Nous avons encore des musiciens; nous n'avons plus de poètes!

— Raison de plus pour fonder le prix: la fonction crée l'organe. Nous n'avons plus de poètes parce que nous ne payons pas au poète son juste salaire de lauriers et — lâchons le mot, peu poétique — d'argent... La poésie ne mène même qu'à l'hôpital. Verlaine, aujourd'hui, n'aurait pas droit à un grabat particulier: on le laisserait crever à Tenon dans la salle commune.

— Et qui distribuera, Brousson, ces lauriers dorés?

— Vous autres, les Immortels.

— Ah! Seigneur! gardez-nous de ce nouveau ridicule... Nous avons bien assez à faire à distribuer chaque année tout notre argent — car nous sommes riches. C'est un scandale! Jamais le public ne ratifie nos choix. La manne tombe dans le désert, comme autrefois. Masson arrive à la séance préparatoire, impérial et bourru. Il ressemble à un vieux picador désarçonné, prêt à enfourcher sa bourrique et à piquer. Son siège est fait et le nôtre. Il sort de sa pochette une liste. Et pour avoir la paix, nous avalisons le chèque.

» Je n'ai pas de remords. Je me dis : « Nos prix sont distribués en dépit du bon sens. Cela se passe partout ainsi, dans les lycées, dans les collèges, comme dans les académies. A qui profitent, je vous le demande, ces libéralités? Si le candidat a du talent, il n'en a pas besoin pour percer. Et s'il n'a pas de talent, ce n'est pas ces quelques billets qui lui en donneront. Oui! pour les rapetisseurs de savates qui entreprennent « des recherches bénédictines », cela peut encore se soutenir. Mais pour la littérature d'imagination, ce palmarès est illusoire. »

Barrès fait quelques pas dans la salle, gourmande le chien, se gratte le menton, se jette dans son crapaud gémissant, étreint ses jambes et crache avec une sorte de dégoût :

— Illusoire! C'est toute l'Académie qui est illusoire! Elle n'est plus à la page. Cette institution royale et impériale ne peut pas devenir républicaine. C'est un anachronisme, un cabinet d'an-

tiques. Je n'y vais quasi plus, qu'aux grandes séances quand je suis parrain, quand je ne peux pas faire autrement. Régnier ne me fait plus le service; il croit que je suis mort. Sans doute... mort d'ennui! Oui! oui! j'y étais à la dernière: je vous y ai vu dans votre amphithéâtre. Vous ne paraissiez pas bien folâtre, vous aussi... Vous dites que c'est comme un enterrement! Vous êtes bien injuste pour les enterrements: là au moins il y a des fleurs sur le cercueil... C'est qu'il faudrait, voyez-vous, réformer, de fond en comble, notre système de subventions. Il n'y a pas que quarante écrivains, en France, et un quarteron de débutants et d'érudits... Maints bons ouvriers de plume arrivent à l'âge ingrat, dépourvus de ressources. Un homme de lettres est rarement un homme d'argent. Eh bien! c'est à ses invalides que nous devrions penser, nous autres qui avons eu plus de chance. Nous sommes riches. Nous avons un véritable budget; nous possédons des fermes, des châteaux, des hôtels... Au lieu d'émietter ce trésor en prix ridicules, et pour nous, et pour les lauréats, il faudrait établir des pensions pour les écrivains d'un certain âge; les loger dans nos châteaux, à Chantilly... J'ai du remords souvent, en pensant à ce que nous pourrions faire, à ce que nous devrions faire, à ce que nous ne faisons pas. Mais nous avons la superstition de la tradition. On m'objectera: « Cela ne se faisait pas du temps de M. Villemain. Nous sommes bridés. »

Sur Jeanne d'Arc, dont il prêchait la fête nationale, Barrès ne savait rien. Et c'était sa force, à Barrès. France savait tout. Et c'était sa faiblesse, à France. Celui-ci fripait en fleurs artificielles tous les bouquins de sa bibliothèque et de la boutique paternelle. Celui-là cueillait une fleurette sur la colline inspirée.

— Avant toute chose, Brousson, implora Barrès, avant toute chose, dites-moi que Jeanne d'Arc était Lorraine?

— Mais non, mon cher maître, elle était Champenoise, comme Joinville, Gerson, La Fontaine... Si elle eût été Lorraine, elle eût été sujette du duc de Nancy: ç'eût été une bochesse.

Barrès fit la grimace d'un enfant qui déglutit une cuillerée d'huile de foie de morue.

— Champenoise! Jeanne d'Arc ne m'intéresse plus: elle n'est plus de mon arrondissement.

Barrès demeura boudoir un moment. Puis la mèche qui mettait sur son front d'ambre l'ombre d'un drapeau en berne se redressa.

— J'ai trouvé, mon ami! j'ai trouvé! Jeanne d'Arc n'est ni Lorraine, ni Champenoise... Elle est Rhénane!

\* \* \*

Pauvre Barrès! Si simple, si cordial, si lyrique, si gavroche. Il venait déjeuner chez moi, sans façon, rue de la Femme-sans-Tête... Rien de pontifical: un étudiant.

Nous longions les murailles noires et historiées de Notre-Dame. Songeait-il qu'elle allait si tôt l'ensevelir dans ses jupes de pierre? A cause de son *Jardin sur l'Oronte*, les écrivains dévots et les habitués de paroisse lui menaient alors la vie dure. Il me montre la cathédrale :

— D'un vicaire, j'ai reçu, l'autre jour, une lettre pleine d'injures et de charité. Le saint homme me met en demeure d'avoir à faire mes Pâques; de régulariser ma situation religieuse. « Car enfin, écrit-il, vous êtes en bonne odeur chez les catholiques, et vous ne hantez pas les églises. »

J'ai renvoyé la lettre à l'Archevêque avec ce mot: « Jusqu'ici, Eminence, j'ai été insulté pour vos prêtres. Maintenant, je le suis par vos prêtres: il y a progrès. »

Une discussion s'émeut sur le prestige des cardinaux et des académiciens: « Lequel de l'Eminence, ou de l'Immortel, produit le plus d'effet dans une cérémonie, dans un dîner mondain? » Barrès n'hésite pas: « Le cardinal l'emporte, et de beaucoup, sur l'académicien, et surtout au Faubourg et dans les châteaux. A table, à la campagne, le plus illustre écrivain paraît chétif dans

sa tenue bourgeoise. S'il est en habit, ou en smoking, les autres convives le sont aussi. Ah! s'il pouvait venir dans l'uniforme de l'Immortalité, persillé d'argent, avec la petite épée! Mais qu'est-ce que toutes ces vanités académiques, comparables à la robe cardinale, à la croix pectorale, à la queue.

Dans l'île, après le déjeuner troussé de mes mains, nous musons avec Barrès, au Quartier Latin, jusqu'à la nuit. Il est harassé de gloire, de politique, de littérature... Il s'inquiète d'une retraite quelque part, bocagère ou sylvestre, dans les environs de Paris, où il pourra étancher sa soif de solitude. « Quelque chose, Brousson, comme les Chartreux ou les Trappistes — mais où l'on ne serait pas obligé de suivre l'office. »

Et puis l'idée lui vient, tout soudain, comme une envie d'éternuer, d'une Madone de pierre — pour Charmes ou Mirabeau. « Je la veux mettre dans un arbre. » Et nous faisons les antiquaires? Nous marchandons les Vierges de tout style et de tout prix : rien ne lui convient. A Notre-Dame-de-Grâces, il trouve toujours, quelque disgrâce. « Celle-ci est Italienne. Et celle-là, Normande... Fi! cette effrontée est Allemande. »

— Mais non, mon cher maître : elle est Rhénane!

— Ah! votre passage chez Anatole vous a irrémédiablement gâté.

J'ai remords de ma boutade. Ce pèlerinage archéologique — cela éclate — Barrès ne l'accomplit que pour me faire plaisir. Il se dit, dans son cœur bienveillant : « Le secrétaire de Bergeret ne peut plus se passer d'antiquaires ». Et il fait un petit effort vers le bric-à-brac. Mais il n'y est pas à l'aise.

Après la Madone à jucher dans un arbre — dans un mirabellier, j'espère — il veut un dessin de Delacroix. Et nous allons chez Prouté. Encore une station anatolienne! On apporte les cartons dépliés tant de fois par les mains prélatiques du Patriarche de la Béchellerie. Les images lui servaient de prétextes à des anecdotes, polissonnes et périodiques Barrès feuillette la collection avec ennui. A la troisième estampe il baille. Il s'avise qu'il a faim... Quatre heures sonnent à l'horloge de l'Institut. Les marmots s'évadent de classe. Nous allons savourer le thé insipide dans une pâtisserie voisine. Je suis étonné de la quantité de gâteaux qu'il engloutit, sans y prendre garde : il comble son ennui. A chaque baillement un baba, un éclair. Devant Saint-Sulpice :

— Si nous visitons le bel ange qui lutte avec Jacob?

De cet ange — homme ou femme? — Barrès, dans la chapelle angélique, parle avec une éloquence éblouissante. Il le connaît bien... Il a lutté avec lui, en Syrie. Sur cette lutte surhumaine il est intarissable. Et tout soudain, je m'aperçois qu'il se tient devant la fresque les yeux fermés : ce sont les paysages de son cœur qu'il décrit.

\* \* \*

Je devais le retrouver un peu plus tard, à Notre-Dame, mais méconnaissable, habillé de crépines funèbres et nationales. Autour du catafalque, une cohue politique. Les huissiers de la Chambre et du Sénat ont pris le pas sur les suisses et les bedeaux. Dans l'avant-chœur, entouré d'un garde-fou de fonte, comme les poètes dans les gares, le président Millerand, neigeux et bourru. Le ciel sanglote. Les miraculeuses verrières, sous l'averse, ressemblent à des dahlias au fond d'un lac. Et le miracle se fait, barrésien. Cette cohue politique et journalistique devient soudain pieuse. Et la prière refléurit sur maintes lèvres voltaiennes...

Funérailles de Barrès à Notre-Dame. Funérailles d'Anatole France à Saint-Arouet, devant la statue du ricanneur, entre l'École des Beaux-Arts et l'Institut. On cherche l'étymologie de ce quai Malaquais : c'est le mauvais quai; le quai du bric-à-brac, des momies, des bouquins pleins de vers, des vierges faisandées... A la gloire d'Anatole on a tendu, d'urinoir en urinoir, des guir-

landes de gaze améthyste. On a prodigué les flics et les ministres. Le carrefour est embouteillé. Il faut montrer carte blanche pour l'absoute laïque à l'illustre décervelé. On a chassé de leurs éven-taires les bouquinistes en plein vent. Les libraires chôment... C'est bien juste! Ils ont perdu leur meilleur client.

Après l'absoute ministérielle, le cercueil s'en va vers la banlieue, accaparé par la canaille. Les bouffardes jacobines s'allument et l'on clame *l'Internationale*.

Certes! le fils du libraire Thibaud était plus habile écrivain que Barrès. Né dans les bouquins, il sut faire son miel de tous les bouquins. Il troussa l'anarchie à la Louis XV. Il réconcilia le bric-à-brac et la Révolution... Tandis que le « donneur de galimatias » fit sonner le temps, non sur sa mémoire, mais sur son cœur, à l'unisson des Cézanne, des Degas, des Minet, des Mallarmé, des Verlaine, des Rimbaud, des Debussy...

JEAN-JACQUES BROUSSON.

## En quelques lignes...

### Absoute laïque

*Toute l'Edition*, que dirige Joseph Van Melle, est peut-être l'hebdomadaire parisien qui reflète le mieux la vie fébricite des lettres.

Son dernier numéro ouvre une enquête sur la manière de célébrer le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo.

On est frappé de la chétivité des projets suggérés par cette absoute laïque. Pourquoi magnifier la mort, si l'on ne croit pas à la vie éternelle dont elle est la porte? La mort n'est qu'un accident dans la vie. Ainsi, d'ailleurs, le pensait Victor Hugo, qui croyait à l'éternité. Il était anticlérical et déiste. Ce fils du XVIII<sup>e</sup> siècle croyait, comme Voltaire, au divin Horloger. Son raisonnement, comme celui du patriarche de Ferney, était peut-être étroit, mais irréfutable. L'un et l'autre disaient : « J'ai en moi un sens divin. Si je ne crois pas à Dieu pour mon voisin, j'y crois pour moi. Je crois au Dieu qui m'a pétri d'une argile plus fine que celle de mon voisin. » On veut déifier Victor Hugo. Il faut d'abord déifier Dieu.

### Projet officiel

Comment, à Paris et en France, va-t-on célébrer les noces d'or de Victor Hugo avec le Panthéon? demande *Toute l'Edition*.

Il faudrait un bocal de taille pour confire tous les cornichons recueillis par notre diligent et spirituel confrère.

Tandis que la famille de Hugo et les fanatiques adorateurs du père de *l'Art d'être grand-père* réclament l'exhumation de ses cendres au Panthéon, d'autres en tiennent pour ce Panthéon.

Voici le vœu d'une Commission officielle : « Tout d'abord, cérémonie au Panthéon. » Mais, bonnes gens, le Panthéon, c'est une église, l'église de sainte Geneviève, patronne de Paris. Une église désaffectée? Mais où commence la désaffectation, la désaffectation, la désinfection? Pour des mangeurs de curés, une cérémonie funèbre dans une église désaffectée, sans soutanes, sans rochets, sans liturgie, c'est du carnaval, de la chienlit, c'est le bœuf gras! Or, il faut, le soir, quitter le masque, surtout quand il s'agit de l'éternité!...

Vous dites : « On exposera le cercueil nu sous la Coupole : ce sera à la fois très dépouillé, très impressionnant. » Très dépouillé pour qui? Pour le mort? Pour le macchabée?

Vous poursuivez : « Les enfants des écoles et la foule parisienne défilèrent devant le corps. » Va pour la foule qui ne sait que devenir ! Elle s'attarde sur les quais à regarder pêcher l'unique goujon de la Seine ou à écouter le boniment du camelot. Mais, pour les enfants, grâce ! Epargnez-leur les rogatons des grands hommes en décomposition ! Et si vous les menez dans une église, qu'elle soit vivante, avec de la lumière dans les vitraux, une Présence sur l'autel, et dans l'air de l'encens, de la musique et des voils d'anges.

L'hugophile persiste : « Durant la semaine commémorative (22 mai-1<sup>er</sup> juin), tous les monuments de Paris, chantés par Victor Hugo, seront illuminés. » Je ne suis pas assuré que cette illumination monumentale eût beaucoup réjoui le cœur monumental du sonore poète. Il eût fait là-dessus des antithèses à sa manière. Il eût dit (on ne connaissait pas alors l'électricité) :

*Que le suif des lampions s'en aille au pot-au-feu !*

ou bien :

*Je vous le dis, morbleu !  
Je ne suis pas un pion,  
Donnez au pot-au-feu  
Le suif de ces lampions !*

#### La vente Barthou

La bibliothèque de Louis Barthou a été vendue aux enchères, en trois vacations, pour 3,728,000 francs français.

Elle renfermait des richesses inestimables, l'ancien ministre ayant l'habitude (ou la manie) de truffier ses belles éditions, de lettres, de manuscrits, qui en augmentaient le prix et l'intérêt.

Il est réconfortant de voir que Paris continue de mettre au-dessus de tout les choses de l'esprit : on y peut acquérir pour 200 francs le fourneau de Landru ou la paire de skis de Stavisky, tandis qu'il faut payer 17,000 francs le *Discours sur l'Histoire universelle*, contenant un devoir du Grand Dauphin corrigé de la main de Bossuet.

Les manuscrits d'Alfred de Vigny avaient été acquis, avant la guerre, par Louis Barthou pour 15,000 francs. Ils réalisèrent, à la galerie Charpentier, environ 400,000 francs.

L'édition originale des *Fleurs du Mal* sur hollande, avec une dédicace de Baudelaire à Théophile Gautier, atteignit 57,000 francs. Un exemplaire sur vélin des *Lettres de Napoléon à Joséphine*, relié aux armes de l'Empereur, se paya 50,000 francs. Une édition de *Parallèlement*, de Verlaine, avec des lithos de Bonnard, se vendit 19,000 francs. Quand on songe que ce malheureux Verlaine, sur la fin de sa vie, écrivait lettre sur lettre à son éditeur, pour en obtenir de temps en temps une pièce de cent sous!...

#### Bibliophilie

Barthou était-il un bibliophile ou un bibliomane ? Considérait-il ses précieuses éditions comme des bibelots ou comme des familiers ?

Il fallait assister, chez lui, à la cérémonie de l'exhibition de ses chers livres. Jamais prélat, ouvrant une châsse et exaltant des reliques insignes, ne montra tant d'onction, de pieux orgueil et de respect.

Barthou ne vous laissait pas feuilleter ses livres et ses manuscrits. Il se tenait devant la bibliothèque entr'ouverte dont les deux volets se rejoignaient dans son dos. Il semblait craindre qu'on lui dérobat une de ses perles. Il parlait avec mystère, d'une voix voilée, de la pièce, un peu loin, évitant de souffler sur elle une haleine mortelle. A peine ouvrait-il les lourdes reliures pour montrer les autographes, les brouillons, les fautes d'impression. Car on sait que c'est à ces fautes que les belles éditions doivent

leur fierté et leur valeur. Elles sont, ces heureuses coquilles, ce que les grains de beauté sont sur la joue d'une Olympienne. Ce sont des agaceries.

Dans la collection royale du ministre républicain une chose était déplorable : le choix des reliures. Barthou avait suivi le goût du jour, ce goût munichois qui a enlaidi tant de façades, de mobiliers, de grilles, de céramiques, et que la guerre et la victoire ont heureusement balayé. C'était la queue du symbolisme. Il fallait que la reliure fût une enseigne parlante. De là des chefs-d'œuvre de puérilité. Ainsi pour l'*Anneau d'améthyste*, d'Anatole France, un maroquin plein, et violet, bien entendu, puisque c'est la couleur épiscopale, et enchâssé dans le dos, le chaton d'une bague d'évêque. Cela passait pour très ingénieux et spirituel il y a vingt-cinq années. Aujourd'hui, cela fait plutôt bêta. On se donne garde, à présent, d'user son esprit, sur la couverture des livres, en rébus et en charades.

#### L'Académie est à droite

Les élections de l'Académie ont mis la gauche en fureur. Ce ne sont, dans la presse républicaine, que rugissements, barrissements, hullulements, protestations, plaintes, larmes et soupirs.

Il est vrai que les trois nouveaux Immortels ne peuvent passer pour être bons républicains.

On s'est étonné de la majorité obtenue par M. Jacques Bainville : 20 voix sur 27 votants. Il avait très bien mené, depuis deux ans, sa campagne électorale. Il ne manquait ni un thé, ni un déjeuner, ni un dîner, ni un souper, ni une inauguration, ni une conférence, ni un enterrement. Ces fatigues, disent ses adversaires, l'ont rendu malade. Ses amis comptent que la gloire et le fauteuil académiques auront tôt fait de le rétablir.

M. Claude Farrère a, certes, mérité d'être intronisé pour ses ouvrages. Mais son élection est due au fait que, officier de marine et contempteur de « la stupidité de Victor Hugo », il se présentait contre M. Paul Claudel, diplomate briandiste et ami de Philippe Berthelot. Quand il apprit l'échec du poète des *Grandes Odes*, M. Herriot eut ce mot : « Je comprends sa diplomatie, mais je ne l'admire pas. Quant à sa littérature, je l'admire, mais je ne la comprends pas ! »

#### M. André Bellessort.

M. André Bellessort est un grand universitaire de la lignée des Brunetière, Lemaître et Faguet.

Tous les lettrés connaissent ses grands livres sur *Virgile et son temps*, *Athènes et son théâtre*, *Balzac et son œuvre*, *Sainte-Beuve et le XIX<sup>e</sup> siècle*, sur Victor Hugo, Voltaire, etc., parus à la célèbre librairie Perrin dont il est le directeur littéraire.

Est-il un pays au monde où André Bellessort n'ait pas enseigné et conféré ? Il a rapporté de nombreux ouvrages de ses séjours à l'étranger : *la Jeune Amérique*, *De Ceylan aux Philippines*, *les Journées et les Nuits japonaises*, *la Roumanie contemporaine*, *la Suède*, etc. Une grande dame, fille, femme et mère d'ambassadeurs, disait : « Je les ai tous dans ma bibliothèque, à portée de la main. Avant d'aller à table, j'en relis un chapitre. Ainsi, puis-je soutenir la conversation et parler à mes hôtes étrangers de ce qui leur tient le plus au cœur, de leur pays. Je leur cite des statistiques, des traits de mœurs, des titres de chefs-d'œuvre inconnus. Ils sont ébahis, heureux, et trouvent la chère de ma table excellente. »

M. André Bellessort est, avec M. André Thérive, le critique actuel dont l'autorité est la plus grande. On sait qu'il lit les livres dont il parle. Il est informé et généreux. Il est de ceux qui renvoient l'ascenseur et donnent volontiers un coup d'épaule aux débutants.

Il est superflu de le louer comme conférencier. On l'apprécie en Belgique aussi bien qu'en France. Et à Paris il n'en est aucun qui obtienne autant de succès.

### Poissons d'avril

Le jeu en valait-il la chandelle? Toujours est-il que les facétieux s'en donnaient à cœur joie dans cet autre monde qui s'appelle l'avant-guerre. Sous le signe du poisson, ce muet par vocation, les langues les plus caustiques distillaient à l'envi leur fiel... ou leur venin. D'horribles cartes en couleurs fleurissaient à la devanture de l'épicière du coin. Les journaux eux-mêmes devaient sacrifier au dieu de l'incongru. Quelle fièvre mettaient nos pères à parcourir, la veille du 1<sup>er</sup> avril fatidique, la feuille soudain colorée de tous les prestiges du hasard! Où se cachait-il, ce « poisson » qui ressemblait plutôt à un canard? L'annonce d'un défilé de nains, le programme détaillé d'une inauguration fantaisiste suffisaient à déclencher le fou rire. Quand j'étais petit garçon, on m'envoyait chez la fruitière commander des pommes à quartiers ou des oranges à noyaux. C'était le bon temps.

Le temps où il ne se passait rien, comme dans l'histoire des peuples vertueux. Nous avons changé tout cela. La terre tourne à une vitesse accélérée, n'en déplaie aux calculs des astronomes. Chaque matin nous apporte une hottée de révolutions. Un malicieux diable Asmodée se charge de secouer sur nos fronts effarés les catastrophes quotidiennes. L'in vraisemblable a pris pour devise : « Je suis vrai ». Le 1<sup>er</sup> avril a vécu. Allez donc proposer aux naïfs le veau à six pattes! Aujourd'hui, nous fabriquons de l'or avec de la terre un peu rouge; et il suffit d'une séance de nuit pour que notre pauvre petit franc se retrouve à deux sous.

Seuls, les poissons de chocolat ont gardé leur clientèle. Il y a toujours des amoureux et des belles croqueuses de pralines. Cette année, — est-ce un symbole? — les faveurs qui servent à nouer le poisson aux branchies sont vertes. Tout espoir n'est pas perdu. Et le printemps, qui ne connaît pas la dévaluation, finira bien par nous réconcilier avec les fleurs du pêcher et les enchantements de la forêt.

### Ephémérides

Parallèles à nos souvenirs, l'histoire et les belles histoires, à notre gré recommencent. Il suffit d'évoquer ceux-là pour que celles-ci fixent un moment de notre âge, l'entrée de notre enfance dans le Merveilleux, une émotion de notre adolescence, un parfum, une couleur, un visage. Aux feuillets d'un calendrier qui parle de glorieux adversaires et de gens célèbres, s'accrochent tout à coup de riches instants et qui nous appartiennent. Instants divers des années et des avrils d'autrefois.

Avril vit naître *Captain Mayne-Reid* : la nuit n'est pas encore tombée, nos cahiers ne sont pas encore refermés et déjà nous tentent le livre à couverture rouge, les vacances des jeunes Boers, les exploits des chasseurs de chevelures, les ascensions des grimpeurs de rochers.

Et l'on rappelle que Fénelon fit son entrée à l'Académie un jour de printemps : et nous revoyons la demoiselle au long nez chaussé de lunettes qui nous lisait des passages du *Traité de l'éducation des filles*, cette *Histoire des Animaux* dont on avait collé certaines pages pour ne pas alerter la curiosité des pensionnaires.

L'aventure et le mystère, en ce temps-là se confondaient avec la vertu. La vertu prit une autre forme, un autre sens, cependant qu'on nous autorisait, quelques années plus tard, à lire *le Maître de Forges*, et qu'aux bourgeois de l'époque, Georges Ohnet, né en avril sous le signe du Poisson, dictait une morale à sa façon.

Mais avril est quand même resté le mois des poètes et des

romances sans paroles puisque c'est au temps des primevères et des violettes que Verlaine vint au monde. Romances sans paroles et ariettes oubliées, green des jours où l'on échangeait en secret les albums de poésie.

Enlevons une feuille encore : nous découvrons que Nadar vint aussi sur terre au quatrième mois de l'année, Nadar photographe et alpiniste, Nadar, inventeur des barrières qui excitaient en les contenant nos premiers enthousiasmes aux spectacles de la rue. Grands enterrements traînant aux accords de *la Mort d'Ase*, cortèges carnavalesques et flonflons, parades militaires et marches entraînantes : nous piétinions dans un présent doré sur la tranche et combien loin des lendemains!

Pendant les lendemains sont venus. Voici un nouvel avril. L'ombre des tilleuls ne tourne pas encore sur la Grand'Place. La fuite des jours n'est triste que pour ceux qui ne savent pas retrouver le sentiment de la durée dans des souvenirs; pour ceux qui ignorent jusqu'au bout que la blanche fleur de marronnier tombe pour faire place à de nouvelles éclosions.

### Béthanie

Dans la plaine brabançonne, cette ferme qui a fait de louables efforts pour se donner des allures monastiques se décore du nom de Béthanie. La porte franchie, on se trouve d'ailleurs en pleine scène évangélique. Marthe et Marie s'entendent à merveille pour se vouer tour à tour aux douceurs de la contemplation et aux joies de l'action. Sur deux notes, les sœurs psalmodient l'office. La lessive fleurit bon dans la buanderie où l'on s'affaire. Les doigts fins brodent le linge et la joie des autres, les trousseaux des épousées et les layettes des nouveau-nés. La seule chose nécessaire, les sœurs la gardent en leur cœur avec ce Dieu qu'elles servent si simplement et le bonheur de la paix qu'elles ont choisie.

On les regarde vivre, confondues dans une même vocation candide. Il y en a là qui furent pécheresses et faibles, cruelles et injustes. Avant les cellules blanches et odorantes qui surmontent le cloître, elles ont connu les cellules noires et froides des prisons. Le nom de réhabilitées qu'on leur donne est à peine suffisant pour exprimer la merveille de leur condition présente. Celui qui, appuyé sur la margelle du puits, promettait à la Samaritaine de la désaltérer à jamais n'use ni de mots, ni de mesures. Le Christ qui a aimé Madeleine ne fait pas de catégories. Tout classement des âmes est arbitraire. Et quelle créature n'a point failli, même si ses intentions ont échappé à la justice des hommes?

Ces modestes petites sœurs en robe blanche sont délivrées de leur passé et promises aux meilleurs privilèges de la Miséricorde. Nous en connaissons une qui un jour s'en alla pour retomber. Elle revint et jamais retour ne fut si grandement fêté.

Le miracle a passé par là. Nous frappons à une porte qu'encadre un pêcher en fleurs. Une très vieille religieuse s'avance sur le seuil et nous sourit de sa bouche édentée. L'histoire raconte qu'elle était chargée de remplir chaque soir les lampes avec du pétrole, et que le tonneau dans lequel elle puisait ne désemplit pas pendant tout le temps que durèrent la guerre et les temps difficiles. Comment ne pas songer à la pauvre veuve de l'Évangile qui ne manqua jamais d'huile dans sa détresse? Sur les tables du réfectoire aux murs nus s'entasse un pain appétissant. La vaisselle est pauvre, mais l'austérité a bonne mine et joyeux air. Même dans le cloître où une religieuse a peint avec un romantisme touchant des visages roses de saintes dominicaines, des Madeleines aux cheveux ondulés et des moines angéliques, on a envie de chanter.

Sainte Catherine de Sienne eût aimé les fraîcheurs et les vertus de ce couvent où fleurit « toute large, toute joyeuse, toute parfumée comme un jardin » la religion de saint Dominique.

## Les mots

« J'ai accoutumé de me demander si les mots ne sont pas la chose du monde la moins faite pour parler », a dit jadis le Père Botzarro. Le vrai langage est intérieur. Mais à mesure que les hommes se dispersent dans des œuvres purement extérieures, ils éprouvent le besoin de trouver de nouveaux mots. Ce n'est certes pas souci de musique et d'harmonie. Le siècle du jazz nous oblige à parler petit-nègre. On fait du contingentement, de l'anaphylaxie, du dadaïsme (ingénu), de l'introspection. On péréquate, on sélectionne, on conditionne. Les avocats inventent des délits, les médecins des maladies pour pouvoir se gargariser de termes nouveaux. S'il en faut croire un philologue en mal de statistiques, les premiers usent de 10,000 mots, les seconds de 15,000, ce qui prouverait qu'il faut moins parler pour défendre les gens que pour les condamner. Les boutiquiers n'emploient que 8,500 mots : nous sommes à l'époque du slogan : réclame courte et lapidaire. Les bourgeois seraient assez bavards : il n'y aurait que les gentlemen pour borner leur vocabulaire à 1,385 mots.

Mais c'est aux littérateurs que sied la sobriété. Le grand Milton ne s'est servi que de 5,000 mots et il a suffi de 827 mots à Racine pour décrire l'univers des passions. Victor Hugo fut cinq ou six fois plus prolige. Quant à Shakespeare, un Américain a mis dix ans pour dénombrer les qualificatifs, les épithètes, les interjections dont s'est servi l'auteur de *Macbeth*. Il est arrivé au total de 515,200 mots, parmi lesquels le mot « amour » revient 10,550 fois, le mot « haine » 1,228 fois seulement. Et Dieu sait pourtant que les personnages de Shakespeare s'entre-tuent volontiers!

## Le soleil est-il chaud et lumineux?

Que faut-il penser des théories enseignées par les savants au sujet de la conformation du soleil?

Résumons brièvement l'exposé qui en est fait dans les ouvrages de vulgarisation de l'abbé Moreux.

Une énorme quantité d'éther s'est condensée aux centres d'attraction, puis successivement les anneaux s'en sont séparés. D'après ce que nous sommes obligés de croire, le formidable aplatissement a cessé et le globe a repris une forme quasi sphérique.

On se demandera pourquoi, sans y trouver une réponse.

La condensation donne lieu à une chaleur intense, dont Moreux calcule même la valeur approximative en calories, car « la chute des matériaux, dit-il, revenus des espaces lointains, vers le centre d'attraction, est suffisante pour expliquer la chaleur énorme dont le soleil est le siège encore actuellement ».

« Il est fort douteux, déclare de son côté le Dr G. Lebon (*Evolution de la matière*, p. 302), que la chaleur soit la seule cause de l'évolution sidérale. Les idées indiquées sur l'action de la température, et qui furent défendues surtout par Norman Lockyer, seront certainement abandonnées bientôt... Les phénomènes électriques jouent probablement un rôle plus important que la chaleur... Un gaz ne peut être rendu incandescent par la température, alors qu'il le devient par une décharge électrique... et les matières gazeuses peuvent être incandescentes à une température relativement basse. »

Entre ces nuages il se forme des vides : ce sont les taches solaires, à travers lesquelles on aperçoit une masse sombre, « malgré la température énorme qu'elle possède ».

Autour de la photosphère, et l'enveloppant, existe une couche rosée, formée de vapeurs métalliques : c'est la *chromosphère*. De celle-ci s'échappent parfois de grandes gerbes lumineuses; ce sont les *protubérances solaires*; elles ont une action sensible sur le magnétisme terrestre.

Au delà de la chromosphère, les gaz se raréfient et produisent la *couronne*.

On remarquera d'abord que tout ce qui vient d'être dit concerne l'atmosphère environnante (si on permet cette expression osée) et que le renseignement principal, au sujet de l'astre lui-même vu à travers la photosphère, est qu'il est sombre.

Néanmoins, on en tire les conclusions suivantes : « A l'intérieur de l'astre tout est gazéifié par suite de l'excessive température. L'extérieur se refroidit sans cesse; les masses refroidies retombent dans la masse incandescente, en donnant une radiation intense, et plus tard se revolatilisent. Cela durera tant que le froid de l'espace n'aura pas liquéfié la masse. La contraction du noyau incandescent répare en partie les pertes de chaleur subies au cours des siècles. »

C'est une seconde « réparation », les matières venues « des espaces lointains » ayant cessé d'arriver.

Eût-on jamais cru que la vue d'une masse sombre, à travers des nuages, pût donner lieu à la description de ce haut fourneau en pleine action?

On part d'une supposition, et on décrit toutes les manifestations comme choses vues. L'idée préexistante, c'est l'existence d'un foyer intense, porté à une température excessive, et d'une atmosphère où les métaux sont volatilisés à 6 ou 7,000 degrés. Il faut y adapter une explication scientifique : cet état gazeux et incandescent serait justifié par le fait que les gaz y sont sous une pression telle que leur densité se rapproche de celle des liquides, mais à une température au delà de la température critique, ce qui empêche la liquéfaction.

\* \* \*

Il est intéressant de constater les écarts de température attribuée à l'astre, en moins de soixante ans.

Le P. Secchi (1818-1878), astronome de grand renom, directeur du Collegio Romano à Rome, surtout connu pour ses recherches spectrales concernant le soleil, lui donnait six millions de degrés.

Pouillet (1791-1864) n'en concédait que quinze cents!

Le professeur Lummer n'admet pas 8,000 degrés, parce que, dans ce cas, « nous ne recevions que des rayons ultra-violet. Nous nous promènerions dans l'obscurité et dans une température plus que torride. » Il ignorait probablement que le maximum d'énergie calorifique ne se trouve pas dans les ultra-violet, mais à l'autre bout de l'échelle, dans les infra-rouges invisibles.

Suivant les dernières mesures de Langley, « le spectre solaire ne contiendrait que le cinquième de l'énergie calorifique de la région infra-rouge ».

En tout cas, les savants ont joliment abaissé la température du soleil depuis un siècle!

Si on nous oblige à voir, dans cette masse volumineuse, une température énorme, un globe sombre et une atmosphère lumineuse, quoi d'étonnant que notre esprit se sente désorienté?

Pour le tranquilliser, on lui dit que la masse gazeuse se trouve sous une pression formidable. — Venant d'où? Produite par quoi?

Décidément, le « problème solaire » reste un mystère et les explications données en sont autant d'autres!

D'où provient l'idée d'une température si élevée?

C'est bien naturel. Ne voyons-nous pas tous que la lumière

solaire est telle que nous ne pouvons pas la regarder? Aux canicules et dans les pays équatoriaux sa chaleur devient intolérable. C'est bien le soleil qui en est cause, et nulle démonstration n'est nécessaire.

Il est cause, en effet. Cependant, ni chaleur ni lumière ne nous parviennent de lui à l'état de chaleur ou de lumière.

\* \* \*

Plusieurs de mes lecteurs pourraient éprouver ici un étonnement excessif. Il m'est indispensable de leur rappeler les théories actuelles sur la lumière et la chaleur. Ce que je dirai de l'une se rapporte à l'autre, et aussi à l'électricité, au magnétisme, etc.

Nous avons appris que l'éther s'est en partie condensé, recevant le mouvement, d'où naquit le système atomique et ses conséquences. Un atome est de l'énergie condensée, sous forme de vibration, de mouvement. Les modifications que subissent les vibrations, sous l'action de causes diverses (puissance solaire, combinaisons chimiques), modifient ses propriétés et donnent naissance à tous les phénomènes connus.

Si nous considérons les centres d'énergie accumulés dans le soleil, nous devons conclure qu'un état vibratoire déterminé donne lieu à des ondes éthérées spéciales et caractéristiques, qui se propagent à la vitesse de 300,000 km. à la seconde. A leur tour, ces ondes rencontrent la matière, autre centre de vibrations ou d'énergie, auquel elles apportent des modifications que nous appelons chaleur, lumière, électricité, etc.

Trois stades sont donc indispensables : un agent, cause première (système atomique de modalité inconnue dans le soleil), un agent transmetteur (l'éther), un agent récepteur, modifié à son tour (la matière).

« Sans éther, dit Lebon, il n'y aurait ni lumière, ni électricité, ni chaleur, rien en un mot de tout ce que nous connaissons. »

Ces phénomènes ne sont donc pas des propriétés du soleil.

« Chauffer, éclairer, etc. un corps, c'est augmenter son énergie totale, ou augmenter sa masse, ou le rendre plus pesant », dit Moch (I, *Einstein*, p. 70).

\* \* \*

Insistons un instant sur les ondes éthérées et sur les vibrations de la matière.

Tout le monde connaît les ondes circulaires qui se propagent dans l'eau lorsqu'une pierre y tombe. D'une onde à une autre il y a une certaine distance; c'est la longueur d'onde. La profondeur entre deux sommets est l'amplitude de l'onde. Pour toute perturbation la longueur d'onde reste invariable. L'amplitude seule s'affaiblit dans la propagation.

Le nombre de vibrations par seconde est donc d'autant plus grand que la longueur d'onde est plus courte, tandis que l'intensité dépend seulement de l'amplitude d'onde.

C'est ainsi que de 32 à 32,768 vibrations par seconde, nous avons les sons que l'oreille peut percevoir. A 40,000, nous n'entendons plus rien.

De 1 à 34 milliards, nous avons des ondes électriques; au delà, c'est l'inconnu.

De 450 à 750 trillions, on obtient les ondes lumineuses; de 288 quadrillions à 2 quintillions, les rayons X.

Les très petites longueurs d'ondes se mesurent en microns. Le micron vaut un millième de millimètre.

Les longueurs d'ondes lumineuses sont :

Extrême rouge . . . . .	0,75 micron.
Rouge moyen . . . . .	0,65 »
Orangé . . . . .	0,60 »
Jaune . . . . .	0,55 »
Vert . . . . .	0,51 »
Bleu . . . . .	0,47 »
Indigo . . . . .	0,44 »
Violet . . . . .	0,42 »

Le maximum calorifique du spectre solaire (qui s'étend jusqu'à 5 microns) se trouve entre 1 micron et 2 microns (infra-rouge).

J'ai cru indispensable de rappeler ces données scientifiques pour permettre à tout lecteur de saisir facilement les raisonnements qui suivent. Elles montrent, d'ores et déjà, que pour passer d'un phénomène à un autre il suffit de disposer d'une énergie capable de modifier les mouvements vibratoires d'un système atomique.

Cette énergie existe-t-elle? Incontestablement, et c'est du soleil qu'elle émane, sans qu'on en puisse jusqu'ici expliquer le « comment ».

Une manifestation de cette énergie a-t-elle lieu au soleil? Elle produit une onde éthérée correspondante. Celle-ci rencontre la matière, qui n'est qu'un tourbillon d'éther, en modifie le système de vibrations de telle sorte que ce tourbillon communique à l'éther proche de nous des vibrations de la longueur d'onde de 0,60 micron, par exemple. Notre rétine est capable de les percevoir, et nous synthétisons le phénomène en disant que le soleil émet un rayon orangé.

Si la vibration avait été de 1 micron, nous aurions perçu de la chaleur. S'il y avait eu une vingtaine de milliards de vibrations par seconde, nous aurions dit que c'était de l'électricité.

Le soleil a-t-il envoyé de la lumière, de la chaleur, de l'électricité? Non. Il n'en a été que la cause originelle.

\* \* \*

Quoique comparaison ne soit pas raison, nous allons nous en permettre une.

Supposons une personne qui n'ait aucune notion d'éclairage. Amenons-la dans une grande ville éclairée *a giorno*, où tous les immeubles sont chauffés électriquement, et disons-lui : « Tout cela nous est envoyé par une usine centrale. » Elle nous répondra : « Quel formidable approvisionnement de lumière et de chaleur dans cette usine, pour les distribuer si largement! » Et cependant, il peut y faire sombre et froid. A simple vue, rien n'est constatable près de l'alternateur, cause première, ni dans les câbles de transmission, agents transmetteurs. Tout éclate dans les agents récepteurs (lampes, foyers, etc.).

Inutile d'insister sur le parallélisme entre la théorie scientifique et l'exemple donné. Le soleil est, comme le dit Lebon, un immense ensemble de systèmes atomiques en voie d'évolution; d'où manifestation permanente d'énergie potentielle, qui se traduit en ondes éthérées. Mais, en lui-même, le soleil n'est pas le haut fourneau que, trompés par les apparences, la plupart des savants comme les ignorants s'imaginent.

G. WILLEMS.

Ingénieur des Arts et Manufactures,  
du Génie civil et des Mines.



De l'état présent de la philosophie

---

## La science du caractère

et ses

## applications pratiques

---

C'est beau comme une légende : un petit paysan provençal ne connaissait de la science que le maigre et grêle schéma qu'en trace l'école primaire. Son robuste bon sens en était satisfait : la nature et le travail des champs remplissaient de leur poésie les immenses réserves vierges de son esprit. Au contact de cette terre aimée, et sous l'effet d'un dur labeur dont la minutie conditionne les résultats et développe extraordinairement l'observation des moindres variations individuelles du temps, des êtres vivants : animaux et hommes, des végétaux et des choses, l'acuité naturelle de sa réflexion s'affinait au point de dépasser la *pratique* de la nature où en restent la plupart des paysans : savoir que ceci convient pour cela en telle circonstance, pour pénétrer peu à peu dans la liaison de tous ces faits, dans le vivant mystère de la nature qui unit une chose à une autre en un lacis serré de dépendances réciproques, et que l'on palpe, que l'on hume, que l'on *contemple* aussi bien avec les sens du corps qu'avec la secrète et profonde intuition de l'esprit. Un jour, peut-être, de grande plénitude, une brusque fringale d'apprendre le saisit : tout en travaillant la terre, dans les rares loisirs que lui laissent ses occupations agricoles, aussitôt remplis avec l'exaltation et l'ivresse que l'on devine, il apprend les langues, il lit éperdument. Une laconique « prière d'insérer » nous dit que « la fréquentation assidue de Nietzsche et de Klages unie à de longues méditations solitaires l'orienta vers la psychologie individuelle ». N'est-ce point là le couronnement même de sa destinée paysanne ? Un lieu commun étonnamment galvaudé par les romanciers nous assure que le paysan lit avec lenteur, mais avec perspicacité, dans les intentions cachées que soupçonne sa méfiance native. En fait, quiconque a vécu un peu à la campagne sait que le véritable paysan — il en reste encore — est l'être le moins méfiant du monde, le plus direct et le plus spontané. Seulement, il se sait paysan avec simplicité : la dure conquête du sol lui communique, plus qu'à tout autre travail manuel, le sentiment de sa différence et de son individualité. Mais cette opposition, et c'est là le miracle, est en même temps une vie très sûre de communication : parce qu'on est simplement soi-même, on n'imite pas maladroitement les autres, comme tant d'ouvriers qui jouent au bourgeois, ou tant de bourgeois au grand seigneur ; on ne dresse pas entre soi-même et les autres une fausse image faite d'inconsistantes illusions. L'expérience paysanne est faite d'une objectivité et d'une réceptivité qu'animent de l'intérieur une observation toujours en éveil, guettant sans cesse le lien entre le détail reçu et l'ensemble pressenti qui lui donnera sa signification précise. Mais il y a également la contre-partie : l'analyse des choses et des hommes faite par le paysan est aimantée par une connaissance immédiate, irréfléchie, quasi animale en sa source, qui puise son efficacité dans un sentiment très vif des possibilités d'agir, de sentir et de penser que chacun porte en soi. Certes il est trop clair que le paysan ne s'analyse et n'analyse pas rationnellement les autres, mais il possède une sorte d'instinct de soi et d'autrui qui lui fait rapporter les intentions des autres à ses intentions propres, juger celles-là en fonction de celles-ci par une véritable connaturalité affective. Sans doute parce que son tra-

vail est toujours délibérément orienté vers une fin, il a un sens inné de la finalité de la nature et perçoit les êtres sous la catégorie de l'intention. Les bonnes descriptions de caractères paysans faites par les romanciers contiennent toutes ces notations que nous avons maladroitement projetées dans l'abstrait.

Il convenait donc que notre héros, adepte de la psychologie individuelle, chercheur fervent des caractères propres des choses et des hommes *en leur être concret*, fût et soit resté un paysan de race partageant son temps entre l'étude et le travail agricole. Ajoutons que sa recherche obstinée ne s'est pas bornée à la spéculation : chose singulière, et qui nous révèle la profondeur de l'influence d'un grand philosophe, la lecture du Maritain ouvre son âme à la double lumière du catholicisme et du thomisme. Telle est, en notre temps qui a perdu presque totalement le sens du merveilleux, l'étrange odyssee intellectuelle de Gustave Thibon...

Ce philosophe inconnu a tenté dans son premier livre (1) de faire connaître au public français un philosophe méconnu : Ludwig Klages, fondateur, dans la terre classique des systèmes philosophiques, de la *Caractérologie*. Ludwig Klages est le métaphysicien de l'irrationalisme intégral, mais il est aussi « un observateur vraiment génial, le plus étonnant visionnaire des profondeurs concrètes de l'âme qui ait paru depuis Nietzsche ». L'effort de M. Thibon a eu pour but de dissocier les pénétrantes analyses psychologiques de Klages de leur contexte métaphysique et de les réintégrer dans l'ensemble du thomisme. Et l'on peut dire qu'il y a réussi pleinement, parce qu'il est, comme Klages, lui-même un visionnaire.

Le caractère défini par Klages comme la *particularité distinctive d'un être*, ce qui fait que je suis moi et non un autre, dans l'ensemble concret de tout mon être physique et surtout psychique. A la limite, la science du caractère constituerait une vision — angélique ou divine — de l'essence individuelle, telle qu'elle apparaît dans l'ordre concret de sa position dans l'existence. Mais entre cette limite inaccessible et le pur donné empirique où le caractère se montre comme une juxtaposition d'éléments isolés : par exemple, les notes extérieures de la probité, de la ponctualité, de la serviabilité, de la politesse, etc. chez tel ou tel être humain, il y a place pour une reconstitution de la nature individuelle qui constitue le nexus vivant et concret de l'apparition de ces actes divers, pour une pénétration plus ou moins profonde au sein de la personnalité incessible qui marque de son sceau les éléments qu'elle unifie en elle-même et par elle-même. On conçoit qu'une telle étude ne peut pas se développer dans la parfaite clarté des concepts tout faits, applicables par nature à un groupe d'individus. Son climat propre est plutôt l'affinement sans cesse poursuivi de données expérimentales intuitivement perçues et qui jamais ne pourront accéder au plan des notions spécifiques. La caractérologie oscille donc sans cesse entre l'observation de l'individu qui par lui-même n'est pas objet de science (il n'y a pas de science particulière pour telle goutte d'eau) et la concordance en concepts généraux des résultats de l'observation de cet individu *pris comme tout*. En fait, elle est une science de l'universel concret de la nature humaine en tant qu'elle est réalisée en tel ou tel individu. Par là, elle libère la psychologie scientifique d'une servitude dont Bergson n'avait pas réussi à la délivrer : celle d'éléments objectivement mesurables dont l'addition soigneusement et mathématiquement faite donnait une âme, ou un ensemble matériel, exactement équivalente à la somme de ces éléments. Sous ce rapport, la psychologie de Klages restaure l'idée d'une science de l'âme, où le tout préexiste aux parties qui n'ont un sens que par et dans ce tout, où la sensation, par exemple, n'est pas un élément isolé, distinct, même dans le concret, de vouloir, du sentiment,

(1) G. THIBON, *La Science du caractère*, Paris, Desclée, De Brouwer et Cie, 1934, vol. XII de la collection : « Les Questions disputées ».

de la pensée, mais où elle rentre dans un tout qui la dirige en même temps qu'eux vers une fin conforme au tout lui-même. Quiconque s'est aventuré en philosophie dans la psychologie scientifique contemporaine ne peut qu'être effaré devant l'état extraordinairement dispersé d'une science qu'aucune idée directrice n'unifie et où l'acharnement à poursuivre le détail n'a d'égal que l'obstination à refuser de le replacer dans l'ensemble. Là où des théories générales s'édifient, comme dans le *behaviorism* d'un Watson, le physiologisme d'un Georges Dumas, le matérialisme d'un Bechterew, etc..., c'est toujours le détail qui prend une valeur d'ensemble : d'un élément, qu'il soit la sensation, ou le comportement extérieur de l'homme, ou l'activité des glandes endocrines, ou tout autre, on déduit tout l'ensemble des états de conscience, et on réduit le tout à être fonction de la partie. Klages, et c'est là son point de contact avec le thomisme, pose que la synthèse psychique est antérieure à ses éléments, mais au lieu de l'étudier de façon purement rationnelle, il la replonge dans le concret où elle vit et s'étale individuellement, pour en extraire les lois générales qui différencient tel individu de tel autre. Il travaille sur un donné concret, non désindividualisé par l'abstraction de son essence spécifique, sur l'être vivant en son caractère propre qui oriente globalement la diversité immense des aspects de l'individu en les rattachant à son centre. Pour y arriver, il faut une grande ingénuité d'esprit, ce regard direct, immédiat, irréfléchi qui discerne sans coup féir les dispositions les plus intimes. Il faut aussi une grande connaissance de soi-même, de ses possibilités latentes : « on ne perçoit pas chez les autres les sentiments qu'on n'est pas susceptibles d'éprouver soi-même ». C'est l'introspection qui éclaire l'intuition primitive, et la fait passer du stade brut du senti au niveau épuré du connu.

Puisque la caractérologie de Klages est une psychologie individuelle et différentielle, ou comprend qu'elle pivote presque entièrement à l'entour de l'affectivité prise comme centre. Ce qui différencie, en effet, un individu humain d'un autre individu humain, au regard de l'expérience, ce n'est point sa raison, ce qu'en langage philosophique nous appelons sa forme, c'est la matière où la forme est plongée; ce n'est pas son essence, identiquement la même chez Pierre ou Paul ou Jacques, c'est son *existence totale* telle qu'elle apparaît dans son activité concrète et immédiatement observable. Or l'intelligence humaine est incapable de saisir un objet concret en sa totalité; ou bien elle en saisit globalement l'essence en la désincarnant, ce qui revient à faire évanouir son existence concrète, ou bien elle n'en parcourt l'ensemble que partie par partie en juxtaposant indéfiniment ses aspects : j'aurai beau dire que Pierre est forgeron, qu'il est roux, qu'il a les yeux bleus, qu'il est grand, qu'il est bavard, etc..., toutes ces notes, jusqu'à son nom propre lui-même, conviennent aussi bien à un autre individu. Pour faire saisir Pierre en ce qui fait qu'il est Pierre, je devrai faire appel à une *image* qui synthétise *sensiblement* toutes ces qualités ou à un *sentiment* tout imbibé de sensibilité, tel l'amour, ou l'intérêt, ou la haine, bref, à la *passion* en général qui se porte vers Pierre, à travers ces qualités mises les unes à côté des autres, tel qu'il est en lui-même. Si l'intelligence est impuissante à saisir l'individu en sa totalité concrète, si d'autre part la sensation pure et simple ne peut, en restant sensation, devenir objet de science, c'est à l'affectivité, au sentiment, à la passion que nous devons nous adresser pour fonder une science du caractère individuel. Le langage commun a d'ailleurs bien saisi la chose puisqu'il attribue au mot *caractère* une signification essentiellement affective.

Klages, en sa théorie, s'écartera donc de toute tentative de classification abstraite des caractères (en émotif, impulsif, colérique, apathique, etc...) comme l'ont toujours fait les psychologues qui l'ont précédé. C'est à l'intérieur même du caractère

qu'il veut pénétrer en y discernant les diverses stratifications qui le composent; *les capacités* (degré de mémoire, finesse des sentiments, énergie volontaire, etc...), *les tendances* qui utilisent à leur fin propre les capacités (ambition, avarice, générosité, etc...), la *structure*, c'est-à-dire les propriétés qui déterminent en nous le rythme de nos états de conscience (affectivité et volonté), et enfin *l'aspect* du caractère, ou les dispositions superficielles qui couvrent de leur couche le fond intime du caractère et qui résultent du commerce social et des rapports avec autrui ou du comportement extérieur propre à certaines professions (amabilité, politesse; onction chez le prêtre, esthétique chez l'artiste, etc...).

Il est impossible de suivre ici Klages et M. Thibon dans leurs analyses psychologiques qui taraudent à une profondeur jusqu'à présent inconnue les abstractions du caractère humain. Ce qui est intéressant, c'est l'utilisation qu'opère Klages de ces notations aiguës et pénétrantes à des fins proprement métaphysiques. Toute sa caractérologie se trouve insérée dans une métaphysique d'inspiration nietzschéenne qui la fait sortir de son plan psychologique où elle a une immense valeur, et il faut tout le doigté et l'habileté de M. Thibon pour séparer le bon grain de l'ivraie. Klages est un métaphysicien de la lignée des grands postkantien romantiques où la poésie fait continuellement enfler de son levain la pâte des idées. D'où les titres étranges de quelques-unes de ses œuvres : *De l'Eros cosmogonique*, *L'Esprit comme adversaire de l'Ame...* L'homme est pour lui déchiré par un conflit ontologique incessant que révèle le dualisme des mobiles qui tendent l'activité humaine vers des fins rationnelles, et des destinées qui visent inconsciemment à la dilatation de notre être biologique. La volonté heurte continuellement l'instinct, et l'homme est le tragique champ de bataille où s'affrontent avec désespoir la volonté qui exprime le dynamisme de l'Esprit, et l'instinct, les inclinations sensibles qui sont la manifestation de la Vie. L'homme est ainsi écartelé entre un *soi* (*das Es*) bio-sensitif et inconscient et un *moi* (*das Ich*) conscient et volitif, opposition psychologiquement et concrètement lourde de sens et que chacun a éprouvée, mais que Klages hypostasie indûment en réalités métaphysiques irréductibles. L'Esprit dont il est la projection détruit inlassablement le monde, la véritable réalité cosmique, si bien que « pour celui qui la considère avec les yeux de l'esprit, la réalité est non seulement tragique, elle est d'une insondable horreur : *Gorgo Medusa!* »

Débarrassée de sa gangue métaphysique et poétique, la caractérologie offre de très précieuses applications pratiques. Elle permet d'aller loin, beaucoup plus loin qu'on ne l'a jamais fait, dans l'élucidation du caractère propre des hommes et de leurs œuvres. Peut-être tenons-nous là une des clefs de la future critique littéraire à base philosophique. Il est certain également que la base concrète où elle s'appuie et que l'exigence qu'elle manifeste de saisir un être dans sa totalité exhaustive doit fatalement reléguer dans le royaume des ombres démantelées et historiquement désuètes les aperçus ingénieux, partiels, abstraits et dépourvus de lieu organique qu'on émet trop souvent sur la personnalité de tel ou tel être humain. La caractérologie des grands hommes sera centrée, comme toute caractérologie, sur l'intuition première et antérieure à toute réflexion que peut donner le contact assidu avec leur personne ou, à son défaut, avec leurs œuvres. La réflexion s'emparera ensuite de cette donnée initiale, centrera sur elle les éléments divers qu'elle polarise et discernera les couches psychologiques qui la composent. Une telle analyse sera surtout philosophique : elle peut avoir des conséquences d'ordre littéraire, mais l'ordre littéraire ne sera point à son origine. C'est ainsi que M. Thibon a tenté d'établir une caractérologie comparée de Nietzsche et de saint Jean de la Croix dans le dernier volume des *Etudes carmélitaines*, en partant de l'opposition entre l'orgueil de l'un et l'humilité de l'autre. Il faut lire ces pages ruisselantes

de sympathie pour le pauvre grand poète consumé par l'orgueil d'une intelligence qui finit à se refuser à elle-même en éclatant dans l'immense et douloureux silence de la folie. Nous avons montré cette splendide étude à des incroyants de bonne foi : ils ont avoué que de telles pages sont un des nombreux signes d'une Renaissance de l'Eglise (1). N'est-ce point là pour M. Thibon un magnifique éloge?

MARCEL DE CORTE,  
Agrégré de l'Enseignement supérieur.  
Assistant à l'Université de Liège.

(1) Aux yeux des incroyants en question, bien entendu. La majorité des incroyants jugeant de l'Eglise, de l'extérieur, par ses membres souvent défaillants, ne sont guère sensibles qu'à la largeur de vues, à la tolérance, à la bonté, etc., dont tel ou tel chrétien fait preuve, sans s'apercevoir qu'à la source de tout cela se trouvent un christianisme, un corps de doctrines, un enseignement dâment vécu, et qui n'ont pas besoin de renaître.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### La Voix de nos Evêques

##### Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Lamiroy

C'est une bonne fortune échue à cette *Revue* de pouvoir donner, comme couronnement à l'analyse précédente des Lettres pastorales de Carême, l'admirable Lettre de S. Exc. Mgr Henri Lamiroy, évêque de Bruges. Dans cet écrin apostolique ce joyau brille d'un particulier éclat. Consacrée à ce sujet grandiose, le *Sacerdoce et la Vocation sacerdotale*, qui ne supportait d'ailleurs rien de médiocre, cette Lettre fait penser par sa splendeur doctrinale aux plus belles pages de saint Jean Chrysostome, l'auteur d'un livre immortel sur la matière, comme par les considérations pratiques, qui en forment la conclusion, elle évoque l'énergie mêlée de suavité de Pie X, de sainte mémoire, traitant le thème semblable dans un document mémorable.

Je n'ai pas à dire l'opportunité d'un tel enseignement et de telles exhortations, visant à replacer le prêtre à sa surnaturelle hauteur. L'affaiblissement de l'esprit de foi dans l'atmosphère saturée d'indifférence religieuse où nous baignons; d'autre part, les nécessités de l'action sociale qui obligent le prêtre à sortir en quelque manière du sanctuaire pour se mêler sur le terrain des œuvres aux préoccupations matérielles de la foule, ces causes réunies suffisent à expliquer la diminution de prestige du sacerdoce et même, jusque dans l'estime des meilleurs, une certaine dépréciation que de récents scandales, hélas, ont encore aggravée.

Il était temps qu'une voix épiscopale s'élevât pour exalter le sacerdoce et remettre en valeur la vocation au service des autels. Je ne comprendrais pas que la plus large diffusion ne fût assurée à ces pages, appelées à faire un bien immense au peuple chrétien et à la tribu sacerdotale elle-même. Si nécessairement imparfaite que soit la rapide analyse de ce grave document, elle justifiera, espérons-le, le vœu que je formule ici et en hâtera l'accomplissement.

\* \* \*

Toute cette Pastorale est sortie de l'émouvante parole adressée par Jésus, après la dernière Cène, à quelques pas du Calvaire.

#### VIENNENT DE PARAITRE :

##### Chez Grasset :

STÉPHAN ZWEIG : *Erasmus, grandeur et décadence d'une idée.*  
Traduit de l'allemand par Alzir HELLA; un vol. in-8° écu,  
avec 4 illustrations; 20 fr. fr.

##### Chez Albin Michel :

*Mœurs intimes du passé*, 11<sup>e</sup> série. — *Le Sabbat a-t-il existé ?*  
par le Dr CABANÈS; un vol. in-8°, orné de 82 gravures; 20 fr. fr.

##### Chez Plon :

Marie SCHEIKÉVITCH : *Souvenirs d'un temps disparu*, choses  
vues (Paris, Plon, 15 fr. fr.).

Un des livres les plus intéressants de la saison, fourmillant d'anecdotes inédites sur les contemporains célèbres : Sarah Bernhardt, la comtesse de Noailles, A. France, Lemaître, Proust, Widor, Castellane, d'Annunzio, Forain, lord Balfour, Valéry, Cocteau, Paul Morand, Bernard Grasset, etc.

à quelques heures de la tragédie de la Rédemption, à ses disciples attristés, réunis autour de lui : « *Je ne vous laisserai point orphelins.* »

Je m'en vais, mais je reste en permanence, sous le voile des espèces sacramentelles, « partout où la pauvre humanité souffre, partout où elle pleure, partout où elle fléchit sous le fardeau de ses fautes et de ses misères, partout, jusque dans les coins les plus perdus du monde, partout, jusque dans les régions les plus reculées, les plus inaccessibles du globe ».

Il demeure notre compagnon dans l'Eucharistie, notre Victime dans le sacrifice de la messe, Pontife souverain dans le sacerdoce qu'il a simultanément institués.

Le prêtre perpétue ici-bas « Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie ».

Il est le Maître qui enseigne, la Lumière qui dissipe les effroyables ténèbres amassées sur l'humanité par la prévarication originelle et des siècles d'iniquités. Il est seul ici-bas à instruire des « vérités éternelles, les solides fondements de l'édifice de la foi, de la famille de la société, de toute civilisation ».

Eteignez ce phare, « supprimez la prédication continuelle de ces principes de justice, de pureté, de charité chrétiennes et le genre humain fait retour au paganisme, extérieurement moins brutal que l'ancien », en réalité générateur des mêmes crimes et des mêmes turpitudes.

Le prêtre est le guide des consciences, l'entraîneur vers le Ciel. Il notifie aux hommes les éternels commandements de Dieu et les préceptes de l'Eglise. Exerçant sa fonction moralisatrice, « il lave les souillures, panse les plaies, apaise les inquiétudes. S'il ne peut bannir la douleur et la souffrance, il peut adoucir l'amertume des pleurs, relever les courages abattus, révéler l'art de sanctifier les tristesses, car il découvre aux âmes endolories les horizons lumineux de la foi et de l'espérance chrétiennes. »

Encore une fois, tarissez cette source, « supprimez ces consolations, les seules qui tiennent et soutiennent, cette pitié puisée au Cœur du Christ, et vous changerez cette terre en un lieu de damnation où règne le désespoir, où gronde la révolte ».

Médiateur entre le Ciel et la terre, le prêtre dispense la vie de la grâce, offre chaque matin le sacrifice d'adoration, d'actions de grâces, d'imploration, d'expiation, « fait monter vers Dieu le cri de pardon qui seul peut désarmer la colère divine. Investi d'un pouvoir qui n'appartient qu'au Très-Haut, il pardonne les

péchés et réconcilie le pécheur avec le Justicier divin. Il n'existe pas de judicature égale à la sienne. « Il passe à travers le monde, il vit au milieu des hommes, mais les dépasse de toute la hauteur de sa mission. Il leur est redevable d'ailleurs, en tout temps, de toute la sollicitude dont son Maître lui a donné l'exemple. Sanctificateur, il bénit les mariages, baptise les enfants, oint les malades, dispose les mourants à affronter avec confiance le jugement de Dieu. Il couvre du bouclier de sa prière, tout le long du jour, le peuple chrétien.

La grandeur du prêtre est d'ordre surhumain. Homme de Dieu, *alter Christus*, autre Christ, il lui est identifié par ses pouvoirs, il parle en son nom, il est le dispensateur de ses mystères, il communique son Esprit, sa Vie. Il est si grand que l'humble François d'Assise recula toute sa vie devant cet honneur et qu'il a dit un jour : « Si je rencontrais un ange et un prêtre, je saluerais le prêtre d'abord, comme étant le plus digne. »

Cette grandeur, qui l'élève en puissance au-dessus des phalanges angéliques, il la porte dans le vase fragile de sa faiblesse humaine, pour qu'il soit incliné à l'universelle indulgence.

Cette grandeur ne le défend pas d'ailleurs des attaques de l'ennemi; partageant le sort du Maître, il apparaît aussi comme un signe de contradiction. Persécution non pas toujours à coups d'épée, mais parfois à coups de langue. Mais c'est toujours la persécution cruelle, d'autant plus pénible que celle-ci vient de ceux à qui on a voulu faire du bien, de ceux mêmes à qui on en a fait. Ainsi s'achève sa ressemblance avec Jésus-Christ.

\* \* \*

Après avoir tracé ce portrait du prêtre dont je me suis borné à reproduire les grandes lignes, l'évêque de Bruges aborde la question délicate de la vocation. S'appuyant sur les oracles de l'Écriture et sur les données les plus sûres de la théologie, l'Évêque met en équilibre en quelque sorte deux principes qui dominent la matière. Le premier et prépondérant est la liberté du choix de Dieu. L'autre est la coopération de la famille à l'élection divine.

C'est Dieu qui fait les prêtres; Lui seul, Il se les prédestine de toute éternité, Il les choisit selon son bon plaisir, prenant qui Il veut, quand Il veut, où Il veut. Ce n'est pas l'élu qui s'appelle lui-même; il n'appartient pas non plus aux parents de décider d'un tel choix. La vocation est l'élection divine du sujet reconnue, certifiée par l'Évêque. Une fois que l'élu a répondu à cet appel et qu'il a reçu l'ordination sacerdotale, il est prêtre à jamais, marqué d'un sceau indélébile, prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.

Donc on n'entre pas dans le sacerdoce comme dans une carrière, un métier, un emploi quelconque en suivant son attrait, son aspiration personnelle. Pourquoi? Parce que la fonction sacerdotale est une fonction à part, divine, une délégation du sacerdoce même de Jésus-Christ, qui a pour fin propre non pas de gagner de l'argent, mais de gagner des âmes, non pas l'acquisition des biens périssables d'ici-bas, mais la dispensation des richesses surnaturelles. C'est une milice, si vous voulez, où on ne lutte pas pour la vie, mais pour le Ciel; où l'on combat le bon combat, selon le mot de saint Paul, c'est-à-dire où l'on guerroye contre le mal sous toutes ses formes pour assurer le triomphe du règne de Dieu et de son Christ.

Mais s'il est incontestable qu'on ne s'ingère pas dans le sacerdoce par un acte de son propre bon vouloir sans commettre une usurpation, il est certain que selon les normes providentielles c'est au sein des familles chrétiennes que Dieu fait lever ses prêtres. Légitimement, une famille peut ambitionner cet honneur, cet anoblissement, prier Dieu qu'Il la visite par cette bénédiction et, en quelque manière attirer sur elle la prédilection du Souverain Dispensateur de tout bien. Et l'évêque de Bruges interpelle pater-

nellement ces familles, leur demandant si cette gloire les tente, si elles y aspirent, si elles se préparent au choix divin. Mais surtout il leur fait un devoir sacré, sanctionné par des responsabilités redoutables, de ne jamais s'opposer à un tel choix d'En-Haut, de ne pas le contrecarrer, mais, au contraire, de veiller avec un soin jaloux sur le germe de la vocation que Dieu leur a confié pour qu'il puisse éclore et donner son fruit à l'heure voulue.

Si cet appel divin fixé sur la tête d'un de leurs enfants requiert des parents quelques sacrifices, l'Évêque les adjure d'y consentir généreusement. Il trouve dans son cœur d'évêque d'admirables accents pour les prier de mettre en balance ces sacrifices passagers, après tout, avec la joie immense qui débordera de leurs cœurs, le jour où ils verront monter à l'autel celui qu'ils ont élevé à la sueur de leurs fronts, où ils recevront le Pain du Ciel de la main de celui à qui ils ont rompu le pain matériel, où, tremblants d'émotion, ils s'agenouilleront devant cet enfant pour être à leur tour bénis par celui que, depuis le berceau, ils marquaient du signe de la Croix. Donner un prêtre à Dieu, c'est lui donner les milliers d'âmes qu'il sauvera.

\* \* \*

La coopération de la famille à la fructification de la vocation ecclésiastique est merveilleusement mise en lumière dans la dernière partie de la Pastorale brugeoise par la correspondance obligatoire des conditions du foyer chrétien, des vertus à y pratiquer avec les exigences caractéristiques de la fonction sacerdotale.

L'Évêque établit d'abord une correspondance générale et fondamentale. Le prêtre, sans doute, sera un homme instruit dans la science des choses divines et dans toute science humaine utile à son ministère, mais, si *ses lèvres doivent être les gardiennes de la science*, selon un beau mot de l'Écriture, s'il doit être la lumière du monde, comme le veut le Christ, comme, avant tout, il doit prêcher d'exemple, être le modèle que tous imiteront, il s'ensuit que la famille, pour servir de noviciat au candidat du sacerdoce, doit faire prévaloir l'éducation sur l'instruction, qu'elle doit être pour lui l'école féconde des fortes vertus. *L'instruction solide*, oui, mais surtout une *formation virile*.

Poursuivant ce parallèle, l'Évêque entre dans quelques applications pratiques, mettant en relief certains caractères du prêtre et les conditions concordantes qu'ils réclament de la famille. Je lui laisse la parole :

« Le prêtre, en effet, doit être *un homme de prière*.

« Or, N. T. C. F., combien trouverons-nous de foyers aujourd'hui où soit encore en honneur l'antique usage de la prière commune, cet usage si salubre et si utile pour inculquer même aux plus petits la grande obligation qu'ont tous les hommes d'adorer Dieu, le grand besoin qu'ils ont tous de Lui demander pardon et d'implorer Sa grâce tous les jours, pour vivre selon ses commandements?

« Le prêtre doit être un homme mortifié, qui ne recule pas devant le sacrifice.

Mais il est absolument impossible que le jeune homme se prépare à vivre plus tard une vie de renoncement, dont doivent être bannies bon nombre de jouissances même légitimes, s'il vit dans un milieu où il n'est question que d'amusements, de plaisirs ou d'intérêts matériels; où la vie généreuse ou même simplement sérieuse est considérée comme démodée, si elle n'est pas ridiculisée et honnie.

« Le prêtre doit être un homme discipliné; il doit porter aux hommes les ordres de Dieu et cela suppose au premier chef qu'il sache obéir.

« N. T. C. F., la famille où les parents capitulent devant tous

les caprices, où ils ne savent plus, où ils n'osent plus user de l'autorité qu'ils tiennent de Dieu lui-même, où les enfants commandent et les parents obéissent; une telle famille est-elle encore une école d'ordre et de discipline?

Vous répondrez vous-mêmes et vous jugerez ces parents, qui non seulement ne font plus œuvre d'éducation et de formation, mais qui, par leurs jugements souvent téméraires et par leurs critiques parfois injustes, démolissent toute autorité légitime, même celle de leurs prêtres. Les temps actuels ont cependant bien plus besoin d'hommes qui construisent que de gens qui démolissent!

» Le prêtre, pour tout dire d'un mot, doit être un homme de devoir et l'homme de Dieu.

» Cela suppose qu'on veille attentivement sur les enfants, surtout à l'âge critique, pour écarter d'eux toute souillure morale, toute idée fautive, tout jugement erroné. Or combien de parents surveillent les lectures, l'appareil de radio et les fréquentations? Combien apprennent à leurs enfants, par leur propre exactitude à remplir tous leurs devoirs, leurs devoirs religieux tout d'abord, par leur assiduité à fréquenter les saints sacrements, par leur ferveur au banc de communion, que tout homme, quel qu'il soit et où qu'il se trouve, doit avant tout servir Dieu, que c'est là la destinée de tout homme, que c'est là tout l'homme? »

On remarquera la sobriété et la fermeté de ce langage évangélique, aussi étranger à la rudesse qu'à l'adulation. C'est sur ce ton-là que Mgr Lamiroy entraîne les parents et les jeunes gens, les premiers à seconder, les autres à suivre la vocation ecclésiastique. Aux jeunes aspirants qui ont entendu l'appel de Dieu par la bouche de leur évêque il tient ce langage : « Si vous voulez entrer dans l'ordre sacerdotal pour gagner non des richesses, mais des âmes, non pour vous, mais pour les autres, pour ramener les égarés, pour réunir les enfants de Dieu, ne craignez pas, ne craignez rien! Dure est la vie du prêtre, sans doute, sevrée des plaisirs même légitimes du monde, mais elle connaît la joie du Christ, cette joie indicible dont Il a demandé la plénitude pour les siens dans sa sublime Prière sacerdotale.

On conçoit aisément que, éclairés par cette belle doctrine où a passé la sève de la Tradition, enflammés par ces nobles exhortations qui vont droit à l'âme, les heureux bénéficiaires de cette parole vraiment épiscopale accueilleront avec empressement les recommandations par lesquelles se termine la Lettre pastorale, et quant à l'Œuvre diocésaine du recrutement des vocations, car il y a des vides à combler même dans ce beau diocèse brugeois, et quant à la célébration de la *Journée sacerdotale* fixée désormais au premier dimanche de juillet, car elle s'annonce féconde en magnifiques résultats.

J. SCHYRGENS.

## CATHOLIQUES D'ACTION!

Le NUMÉRO PASCAL

du

« RAYON DE VÉRITÉ »,

est paru.

Demandez-le d'urgence au secrétariat :

17, AVENUE DE TERVUEREN, BRUXELLES

Distribuez-le dans les boîtes aux lettres de votre quartier.

Le mille : 50 francs Le cent : 6,25 francs Cpte Ch. Post. 28.41.47

## La Semaine

(Suite page 4)

*de nous venir en aide sera le plus proche de nous. L'arbre de la gloire militaire ne pourra être détruit qu'en une seule fois et par un unique coup de foudre : mais la foudre, vous le savez, vient des nuages et des hauteurs.* (Le Voyageur et son ombre.)

Quel rôle l'Allemagne eût pu jouer! Mais non, jamais la Prusse ne comprendra cela... Comment se défendre de l'idée que seule une Europe délivrée définitivement du cauchemar prussien verra une grande nation briser son épée? « La paix véritable doit reposer sur le désarmement des esprits », Nietzsche parle ici comme les derniers Papes. Mais voyez donc où en sont outre-Rhin les esprits et les cœurs! La foudre dont parle Nietzsche est tombée une première fois. Contrairement à ce qu'il pensait, un unique coup de foudre n'a pas suffi. L'appréhension ne cesse de croître qui redoute qu'un second coup de foudre est proche... Peut-être guérira-t-il l'Europe de la folie militariste, mais... combien restera-t-il d'Européens?...

La page de son petit livre — *La mystique soviétique* — où M. Rougier jugeait l'Eglise orthodoxe russe, page reproduite ici, il y a un mois, a vivement ému notre collaborateur et ami le comte Perovsky. Il trouve que les souffrances terribles de cette Eglise, le martyre de tant de membres de son clergé, la persécution inouïe qui la décime toujours méritaient que l'on fût moins sévère. Il nous assure, d'ailleurs, que l'auteur a poussé son tableau très au noir. Nous faisons volontiers écho à la protestation du comte Perovsky qui sait d'ailleurs, combien nous nous appliquons, ici, à favoriser tout ce qui peut rapprocher les chrétiens appartenant à des Eglises séparées et combien nous avons à cœur de leur témoigner une charité compréhensive et l'admiration très sincère de tout ce que nous trouvons, chez eux, d'esprit du Christ et de vertus évangéliques.

# Vous ne pouvez plus hésiter

de souscrire à la

## Loterie Coloniale

9<sup>e</sup> tranche - Billets bruns

parce que c'est la dernière fois

que pour 50 francs

vous pouvez gagner 5 millions